DISCOURS PHYSIQUE,

Sur les proprietez de la Sauge, & ſur le reſte des Plantes aromatiques, dans lequel par occaſion l'on traite de la diſſolution des corps, & de la digeſtion des alimens dans l'eſtomac.

Par M. HUNAULT, D. R. M. de la Faculté de Medecine de l'Univerſité de la Ville d'Angers.



A PARIS
Chez LAURENT D'HOURY, ruë Saint Jacques, vis à-vis la Fontaine S. Severin, au S. Eſprit.

M. DC. XCVIII.



PREFACE.

LE dessein d'écrire sur la Sauge m'aïant été proposé dans un tems que j'emploïois à l'examen de la dissolution des corps ; je crûs qu'il me seroit facile de l'entreprendre, sans interrompre mon premier Ouvrage ; persuadé que je ne pourois aprofondir le détail des proprietez de cette Plante, ni rendre des raisons assez méchaniques de leurs effets, sans faire l'histoire de ce qui se passe dans l'estomac, qui est à proprement parler, le centre de leur action. Ainsi j'ai prétendu traiter à fond l'un & l'autre sujet ; conservant toutefois assez de liaison entre eux, pour que l'on s'imagine que je n'ai eu qu'une même fin, je veux dire l'explication méchanique des propriétez de la Sauge.

J'ai affecté une métode, qui ſera ſans doute peu du goût de ces eſprits ſuperficiels, dont l'humeur volage & inconſtante ſe laſſe des moindres détails, & qui ſe rebute d'abord qu'il leur en doit coûter un peu de meditation. Mais j'eſpere que ceux, qui aiment à pénétrer dans le centre des choſes, y trouveront dequoi ſatisfaire leur curioſité ; quoique ces ſujets paroiſſent ſi rebattus, & ſi uſez, qu'il ſemble qu'il n'y ait plus rien à découvrir.

C'eſt aſſurément un fort grand avantage pour ceux qui aiment à écrire, de le pouvoir faire d'une maniere proportionnée à la capacité de toutes ſortes de perſonnes, ils joüiſſent d'un plus grand nombre de ſuffrages, & leur gloire ainſi répanduë, augmente en quelque façon leur mérite, ou lui donne du moins beaucoup plus d'éclat. Mais lorſque le ſujets ne

ſont pas ſuſceptibles de ces manieres ; & qu'il faut foüiller dans des recherches épineuſes, où l'eſprit toûjours attentif ne peut (s'il faut ainſi dire) s'arrêter un inſtant qu'il ne perde de veuë ſon objet, on doit préferer aux dépens de ces grands avantages, une métode plus conforme au caractere de ſon ſujet ; perſuadé que c'eſt mieux fait de plaire à beaucoup de gens, que de ſatisfaire uniquement à ceux qui ſont de l'Art, & qui veulent être inſtruits.

C'eſt pour cela que bien loin de diſcourir des proprietez de la Sauge, comme en ont écrit le plus grand nombre de ceux qui ont traité de la vertu des Plantes, j'ai voulu deſcendre dans le détail de l'analyſe ou de la diſſection des parties ; & même tellement aprofondir l'hiſtoire de ces parties, qu'on ne pût rien deſirer à leur ſujet. Ainſi j'ai fait l'hiſtoire des

sels en general, aide des experiences que les plus grands hommes de ce siecle ont faites suivant cette ancienne doctrine des premiers sçavans, qui paroît aujourd'hui si nouvelle à ceux qui n'ont jamais so.ti de l'Ecole. J'explique ce qui se passe de plus caché dans leur action ; & quoique on ait déja proposé beaucoup de systêmes sur la dissolution des corps en general, & des alimens en particulier, ce que j'ai dit pourra passer pour une nouvelle découverte, d'une utilité d'autant plus grande, que les plus importans mysteres de la Medecine sont, comme on le verra, tres-heureusement developez par son moïen.

J'aurois d'avantage aprofondi cette ingénieuse découverte, sans qu'il suffisoit pour mon sujet d'en démontrer seulement les principaux secrets. Outre que l'esprit du Lecteur, déja fatigué par la

longue attention, qu'exige le détail des principes, seroit peut-être rebuté de se voir plus longtems arrêté hors l'étenduë de son premier objet. Mais j'ai promis une histoire de la vie & de la mort où j'en parlerai à fond.

Quoique je sçache que la Chymie ait encore beaucoup d'ennemis, particulierement dans les Provinces où les Sciences ne se perfectionnent que fort tard, je n'entreprendrai point ici sa deffense, ni de prouver qu'il se trouve dans nos humeurs, de l'eau, du sel & du soufre. Le desaveu & la reprobation des gens qui sont d'une portée à ne le pas comprendre, doit peu interesser ceux qui écrivent plûtôt dans le dessein de les communiquer aux Sçavans, afin de profiter de leurs lumieres, que dans le desir de mériter le nom d'Auteur.

Mais comme j'ai parlé de plu-

ſieurs veritez d'une maniere ſi conciſe, (faute de tems pour les expoſer dans tout leur jour) qu'elles pouroient d'abord ſembler incroïables; je crois en devoir ici retoucher quelques-unes en forme d'éclairciſſement.

J'ai dit qu'un même diſſolvant ne pouvoit également diſſoudre tous les corps, quoique je n'ignore pas ce que les grands hommes prétendent de leur alkaëſt ou diſſolvant univerſel. Car outre que ſuivant la méchanique de la diſſolution des corps, il eſt évident que le ſel ne ſçauroit agir ſur le ſoufre avec la même ſympatie, qu'il opere ſur le ſel, ni comment le ſel reciproquement agit ſur le ſoufre; il n'eſt pas, ce me ſemble, poſſible de comprendre dans la nature un diſſolvant auſſi efficace que l'alkaëſt, ſans qu'elle en fût bien-tôt détruite.

Qui pourroit en effet arrêter

l'action d'une liqueur qui diſſout tous les corps ſans perdre aucunement de ſa vertu ? qui s'y unit ſans s'y fixer,& qui paſſant par ce moïen de l'un en l'autre ſeroit pire qu'un torrent furieux,à qui rien ne réſiſte, ou comme une flamme qui réduit tout en cendres. Mais je crois qu'il n'en faut pas juger avec tant d'exactitude ; & qu'au lieu de diſſoudre ainſi generalement tous les corps avec la même facilité, on doit penſer qu'il eſt propre à le faire ſur un tres-grand nombre. Souvent les Auteurs exagerent leurs découvertes ; & ceux qui ne travaillent qu'aprés eux & ſur leur modele, prennent d'une maniere trop credule, pour autant de veritez inconteſtables, ce qui n'en étoit que des figures.

Ce n'eſt pas que nous avons dit ailleurs que le ſel étoit le plus puiſſant des diſſolvans, d'autant qu'il n'y a pas de corps où il n'ait la

meilleure part, & qu'il n'eſt point pour ce ſujet de matiere qui ne ſoit ſuſceptible de corruption par ſon miniſtere, en quoi il ſemble que nous convenions de l'alkaëſt. Mais il faut que ce ſel opere par des moïens ſi differents, tantôt par lui-même, tantôt ſeconde du phlegme, tantôt armé du ſoufre, enfin quelquefois aidé de tous ; qu'il eſt impoſſible qu'une méme liqueur (telle que nos Chymiſtes d'écrivent l'alkaëſt) y puiſſe ſuffire. C'eſt pourquoi il faut néceſſairement recourir à divers diſſolvans. D'ailleurs, en voit-on quelqu'un, qui ne s'altere pas avec les corps qu'il diſſout ? & qui n'y trouve pas comme le terme & la fin de ſes proprietez ? ainſi je ne comprends l'alkaëſt que comme un diſſolvant tres-ſubtil, tres pénétrant, d'une force & d'une activité ſuperieure à ceux que nous connoiſſons vulguairement. Et ce

n'eſt qu'avec bien des difficultez que je me figure celui dont Vanhelmont exagere les proprietez.

J'ai auſſi dit que la plûpart des remedes ſe modifioient du caractere du mal, bien loin de le détruire, & que ce n'étoit que par ce moïen qu'il s'en pouvoit faire des *tranſplantations*, telles que nous les devons imaginer dans les évacuations ordinaires. Mais je ne prétends pas parler de ces ſemences morbifiques, qui ſont ſuffoquées par la vertu d'un ſpecifique; tels que ſont, par exemple, les cauſes ſecretes du deſordre des eſprits dans les fiévres ardentes, qui cedent ſi promptement aux narcotiques apropriez. Ces maladies ſont d'une eſpece particuliere; & s'il en eſt quelques-unes où l'on doive ingénument avoüer avec Hippocrate, qu'elles contiennent quelque choſe de divin, ou de tres-myſterieux; c'eſt ſans

doute de celles-là qu'on le peut dire. Nous oserons toutefois proposer ce que nous en pensons dans les Traitez, que nous promettons aprés celui-ci.

Enfin pour la facilité de ceux qui n'entendent pas les termes de l'Art dont je n'ai pû me dispenser de me servir, j'en ai donné l'explication au bas de chaque page. Heureux si telle précaution leur rend la lecture de cet Ouvrage moins difficile, & que j'aïe l'avantage de les satisfaire, & de contribuer autant que je le souhaite à leur utilité.



DISCOURS PHYSIQUE

Des proprietez de la Sauge.

CHAPITRE PREMIER.

Du Thé & du Caffé.

LA Renommée publiant par toute la Terre la grandeur du Roi, surprit si agréablement tous les Peuples; que jusques aux plus éloignez, crûrent lui devoir rendre hommage, comme au plus grand Prince qui fût jamais, & le plus digne de commander à tout le monde. Leurs voïages & nôtre commerce avec eux, nous aprirent leurs coûtumes, dont nous devînsmes en peu de tems si jaloux (comme il n'est point de Nation plus susceptible, de celles d'autrui, que la nostre) que nous abandonnâmes nos anciennes pour les pratiquer. A parler naïvement, je

ne crois pas que nous aïons beaucoup gagné dans cet échange. Je suis du moins assuré que pour quelques ragoûts, plus capables d'irriter l'apetit & de satisfaire nôtre délicatesse, que d'entretenir solidement la santé, nous avons quitté des choses d'un usage moins équivoque. Il faut néanmoins excepter le Thé & le Caffé. Ces liqueurs aussi agréables qu'utiles, & dont on ne doit craindre que le trop fréquent usage.

Le Thé & le Caffé, quoique d'especes differentes, ont à peu prés les mêmes vertus. L'un est une feüille, l'autre une graine. Celle-là nous vient du Japon, celle ci de l'Arabie. La premiere n'a besoin que d'une legere infusion pour communiquer sa vertu ; la seconde doit être rotie ; afin que ses principes plus rarefiez se developent mieux dans la liqueur où ils doivent boüillir. Car l'une & l'autre teinture de ces choses, n'ont de proprietez qu'autant qu'un sel volatil huileux, d'une nature *a* vulneraire & balsamique, dissout par l'infusion ou par l'ébulition, est capable d'en posseder.

a *Vulneraire*, ce qui est propre à déterger, netoïer, consolider.

Celui du Thé eſt plus vulneraire, plus doux & plus agréable que celui du Caffé, qui d'abord abſorbé dans un phlegme groſſier & terreſtre, & chargé d'un ſoufre fixe, contracte par la torrefaction une qualité *b* empyreumatique, qui le rend amer, & donne à ſa teinture une couleur rouſſe & obſcure ; pour cela on l'adoucit avec le ſucre ; mais alors on en diminuë conſiderablement la vertu. On peut même aſſurer que la plus grande partie de ceux qui n'en reſſentent pas d'auſſi favorables effets, que quelques autres, doivent le plus ſouvent accuſer plûtôt le ſucre que le Caffé ; parce que ce ſel, bien que doux & agréable à la bouche, s'aigrit en certains eſtomacs dépravez, & devient même quelquefois auſſi acide que l'eſprit de vitriol.

Ainſi la plus grande vertu de ces liqueurs, eſt de volatiliſer le ferment de l'eſtomac, & d'en augmenter aſſez la force, pour qu'il diſſolve plus facilement & plus promptement la nouriture, en ſorte que ſon ſuc plus raréfié,

b *Empyreumatique*, qui ſent le brûlé, le roti, le feu, telle eſt l'huile rouſſie ſur le feu, ou le beure brûlé.

excite dans les humeurs une *c* fermentation plusactive, d'où les ſens acquierent plus de vivacité.

C'eſt delà que ceux, qu'une pituite viſqueuſe & froide rend peſans, aſſoupis, pareſſeux, ſe ſentent réveiller agréablement par l'uſage de ces liqueurs, & en reçoivent mêmes de nouvelles forces; car leur chaleur demi éteinte ſous le poids de cette pituire congelée, qui ſe diſſipe à meſure qu'elle prend ſa premiere fluïdité, devienr & plus active & plus étenduë; alors leur ſang eſt plus vivement agité, leur cerveau ſe rechauffe, lenr eſtomac ſe fortifie; auſſi n'y a-t'il pas de gens qui en reçoivent de plus favorables ſuccés.

Les atrabilaires leur ſont moins redevables, parce qu'elles ne diſſolvent pas avec la même facilité les ſoufres fixes & peſans de leurs humeurs. Mais les ſanguins & particulierement les bilieux, en peuvent être endommagez, lorſqu'ils en font un trop fréquent uſage, d'autant qu'elles précipitent trop chez eux

c *Fermentation*, eſt un boüillonnement des parties internes de chaque corps, par lequel il prend une nouvelle conſiſtance, ou meilleure, ou pire.

la

la dissolution des alimens & la fermentation de leurs humeurs, déja si actives qu'elles ont, s'il faut ainsi dire, plûtôt besoin de bride que d'éperon.

Voilà en peu de mots les raisons generales des effets plus ou moins favorables du Thé & du Caffé. Par elles ils sont d *febrifuges, diaphoretiques, diuretiques, purgatifs, cordiaux, cephaliques*; en un mot ils ont autant de proprietez, que des sels volatils huileux tres-rarefiez, sont capables d'en avoir, suivant les dispositions qu'ils rencontrent dans le corps humain.

Sans doute qu'on ne sçauroit sans folie rejetter des choses doüées de ces propriétez: car pour peu que le goût ou la fantaisie ne l'emportent pas sur la raison, & qu'on en veüille user avec sobreté; il n'est rien de si propre à entretenir la santé. Je crois même que pour la plûpart des gens studieux & *e* meditatifs, leur usage est préferable à celui

d *Febrifuges*, chasses fiévre: *diaphoretiques*, sudorifiques: *diuretiques*, purgeant par les urines: *cordiaux*, fortifiant l'estomac ou vulgairement le cœur: *cephaliques*, bons pour le cerveau.

e *Meditatifs*, de grande & profonde reflexions.

du vin. Le peu de loisir que ces gens se donnent pour laisser leurs esprits vacquer aux fonctions naturelles, les affoiblit tellement, que leurs digestious ne sont jamais parfaites. Outre que par l'effort de leur continuelle contension, la chaleur élevant sans cesse des vapeurs à leur cerveau, ils deviennent sujets aux vertiges, aux deffaillances, & à mille autres foiblesses de cette nature, trop familieres chez les Sçavants, ce que les sels volatils de nos liqueurs previennent, reparant en l'estomac le deffaut de ses esprits, ranimànt la vertu languissante de son levain, en faisant même la fonction sur les alimens, qu'ils pénétrent d'une merveilleuse activité ; sollicitant enfin les évacuations les plus importantes à la santé.

Mais si nous trouvons chez nous des *f* simples capables de ces mêmes effets, on les doit préferer (ce me semble) aux étrangers ; non-seulement parce qu'il est plus raisonnable de se servir de ceux qui s'offrent à nous commodement, & de nôtre fond, que d'en chercher fort loin avec peine & beaucoup de dépense ; outre que la longueur des transports

f. Simple, Plante.

diminuë considerablement leurs vertus.

Il est constant que le Thé (quoiqu'en veüillent dire ceux qui s'imaginent que le plus vieux est le meilleur) perd avec ses principes les plus actifs, ses vertus les plus efficaces, & par la longueur du tems qu'il est cueilli, & par le changement des climats, qu'on lui fait parcourir pour arriver jusqu'à nous. Car outre qu'à parler generalement des Plantes Orientales, leurs vertus ne sont ni plus tenaces ni moins susceptibles d'alteration que celles de nôtre païs ; on a remarqué un changement tres-considerable dans les feüilles du Thé, pour peu qu'elles aïent vieilli. Mais la plûpart de ceux qui en font usage ne sçavent ce qu'ils y cherchent ; ceux là n'y voulant ni goût, ni couleur, c'est pour cela qu'ils ne lui donnent pas le tems d'infuser. Les autres au contraire aimant à le sentir un peu rude, & à lui voir une couleur ambrée, jettent la premiere infusion pour boire la seconde. Il seroit difficile de détruire leurs préjugez ; aussi n'est ce pas pour eux que j'écris. Ils sont heureux s'ils trouvent dans leur Thé ce qu'ils y cherchent, il seroit même fâcheux de les desabuser.

Pour le Caffé, ses vertus résistent davantage, du moins il en reste assez au meilleur, qu'il suffit de bien choisir; mais je le trouve moins utile que le Thé, dautant que par la torrefaction il donne des principes trop âçres, & qu'il seroit à craindre que le long usage qu'on en peut faire n'allât à la fin trop dessecher les entrailles, imprimer aux humeurs un mouvement trop rapide, & par ce moïen suprimer la plûpart des évacuations, aprés les avoir d'abord beaucoup sollicitées. C'est ce que j'ai observé en plusieurs personnes, ausquelles aïant d'abord tenu lieu, tantôt de purgatif, & tantôt de diuretique, il leur est devenu si contraire par l'entiere supression du sommeil, & la paresse du ventre, qu'elles ont été non-seulement obligées de le quitter; mais de reparer par l'usage du lait & des choses les plus rafraîchissantes, le desordre qu'elles en avoient ressenti; au contraire ceux dont la vie est dissipée, & dont le goût n'étant que pour les fêtes & les grands repas, prennent le Caffé afin d'aider leur estomac à cuire les alimens, n'en ressentent jamais ces mauvais retours; il n'a pas même alors assez de

pointe pour eux, ce qui fait qu'ils n'en ſçauroient trop prendre. Mais de ceux-là nous n'en parlons ici que par comparaiſon.

CHAPITRE II.

De la Sauge.

LA Sauge de nos Jardins eſt ſi vantée par les Auteurs, qu'il eſt étonnant qu'elle ſoit ſi négligée ; mais c'eſt le ſort des choſes communes que le peuple néglige d'ordinaire pour courir aprés des choſes de moindre valeur, parce qu'elles ſont plus rares. Elle tient comme le milieu entre le Thé & le Caffé, aïant par excellence les meilleures qualitez de l'un & de l'autre mixte ; c'eſt pourquoi j'ai crû la devoir propoſer ici comme une plante digne de leur être préférée. Toutefois je ne prétens pas être Auteur de cette invention, quoiqu'il y ait plus de dix ans que je m'en ſois ſervi avec la bétoine, pour me guérir des maux de tête dont j'étois tourmenté. Je ſçai trop que beaucoup de perſonnes ont il y a long-tems experimen-

té ses grandes vertus. Mais principalement depuis qu'ils ont appris que les Chinois l'achétoient de nos Marchands plus cher qu'ils ne leur vandoient le Thé. C'est pour ce sujet que j'ai résolu d'en écrire ; afin de persuader également tout le monde, ou du moins d'engager la plûpart à s'en faire un usage qu'ils reconnoîtront dans la suite leur être fort utile, aïant en même-tems dessein de publier plusieurs operations assez ingenieuses, par lesquelles on multiplie si heureusement les vertus de cette plante, laquelle peut servir de remede specifique à un tres-grand nombre de maladies.

Je tombe d'accord qu'elle est si connuë de tout le monde, qu'il est presque inutile d'en faire la description. Les Jardins en sont pleins, & chacun sçait qu'elle sert aussi bien à l'agréement de leurs bordures, qu'aux usages de la santé.

Toutefois pour commencer d'en parler avec ordre, il faut dire qu'il y en a de quatre à cinq sortes. La premiere s'apelle grande Sauge, ses feüilles sont plus larges que celles des autres. Au reste, elles conviennent assez entr'elles

en ce qu'elles sont des plantes d'une coudée de haut, dont les tiges ligneuses, revêtuës d'une peau un peu noirâtre, naissent d'une racine un peu plus solide, fort cheveluë, & portent ensuite quantité de feüilles de la longueur du doigt, d'une figure assez ovalle & épaisse d'un côté, chargée de fibres assez solides, entre-lacez en forme de filigrame, & de l'autre couvertes d'une espece de velouté assez rude, d'une couleur plus verde que le dessous, qui est plus cendré. Ses feüilles ont de longs piés & sont d'une consistance assez solide. Elles sont d'ailleurs plus seches qu'humides. Aussi les Grecs ingenieux à trouver des noms propres aux choses, & qui pûssent signifier ou renfermer leurs qualitez, ont nommé la Sauge ἐλελίσφαγος, qui veut dire *matti flaitri*.

Il y a cependant une espece de Sauge à laquelle cette description ne convient pas entierement; on l'apelle Sauge sauvage ou Sauge de bois. Ses tiges sont plus tendres, ne forment pas un si gros bouquet, & sont plus minces. Ses feüilles sont moins ovalles que triangulaires, dentelées, plus humides & plus succulentes, d'une odeur moins suave, d'un

goût plus auftere & moins aromatique. Elle croît dans les lieux couverts & arides.

Les autres Sauges naiffent rarement dans les Campagnes ; mais dans les païs chauds elles s'y trouvent avec le romarin, le thin, la lavande. C'eft pourquoi nous les cultivons dans nos Jardins, où comme le refte des plantes étrangeres elles fe perfectionnent, & où elles dégénérent fuivant la qualité bonne ou mauvaife des terroirs. Elles fleuriffent ordinairement au mois de Juin & de Juillet, par de petites fleurs violettes qu'il eft plus aifé de peindre que de décrire, à caufe de leur irregularité, attachées le long d'une tige affez grande, d'où elles naiffent par de petits *calices laminés* en forme de doubles crétes affrontées, l'une plus grande que l'autre; elles laiffent fortir entr'elles deux à trois filets fort tendres, plantez fur l'entremilieu de leur graine, cachez dans leur fond, laquelle eft noire & de confiftance affez folide. Elle fe dévelope & mûrit à mefure que la fleur fe deffeche.

Au refte ces efpeces de Sauge ne font differentes les unes des autres, qu'en ce que les unes font maculées d'un jaune verd,

verd, les autres d'un verd livide, & que quelques-unes ne le ſont point. Que celles-là ſont plus grandes, celles-ci plus petites & plus étroites, aïant aux côtez de leur naiſſance deux petites feüilles en forme d'ornement ; auſſi la nomme-t'on menuë Sauge ou petite Sauge, laquelle eſt préferable à la grande pour être plus aromatique. Enfin il en eſt d'une autre ſorte, qui eſt petite ſans l'ornement de ces petites feüilles adoſſées.

On nous parle encore d'une Sauge de l'Iſle de Chipre, qui porte de certains fruits en forme de noix de galle. Mais il nous importe ſi peu de connoître celles qui ne ſont pas de nôtre fond, puiſque nous n'embitionnons rien de celui d'autrui, que je laiſſe aux curieux le ſoin de s'en informer chez Dodonnée & les autres Botaniſtes qui en ont écrit.

Je crois même ne devoir pas ici repeter les noms Hebreux, Grecs, Latins, Arabes, que chaque Peuple a donné à la Sauge. Car bien qu'ils pûſſent en quelque façon paſſer pour un témoignage tres-autentique de ſes grandes vertus, reconnuës de tout tems ; il eſt inutile de chercher des conjectures, quand la verité s'offre ſi facilement à nos ſens,

il conviendra mieux d'expliquer tres-exactement sa composition ; afin de discourir g méchaniquement de ses proprietez.

C'est en effet à quoi nous prétendons particulierement nous apliquer, persuadez qu'il est indigne d'un Philosophe aussi éclairé, que le doit être un Medecin ; d'attribuer à des vouloirs particuliers de la *divine Providence*, les diverses proprietez des choses ; comme si par exemple, elle n'avoit formé la Sauge qu'en faveur de l'estomac & du cerveau. Car il est évident que cette plante n'est specifique pour l'un & pour l'autre, qu'en vertu d'une certaine disposition de principes qu'exigeoit l'idée de son espece, suivant le dessein que la même Providence en avoit formé ; autrement ne seroit-ce pas s'oposer criminellement à ses decrets immuables, & prétendre temerairement en surpasser la prévoïance, & l'œconomie, que d'en vouloir augmenter les vertus ; & corriger les deffauts, ainsi que nous le pratiquons

g *Méchaniquement*, ou d'une maniere méchanique signifie machinallement. Car tout étant corps, doit être consideré comme une machine.

chaque jour dans les diverſes préparations qu'en fait la Medecine.

C'eſt donc parce que la Sauge contient un ſel volatil huileux, tel que nous l'allons d'écrire;& parce que l'eſtomac & le cerveau ont beſoin pour leurs fonctions d'une telle compoſition,qu'ils en ſont ſi conſiderablement fortifiez. En effet, les matieres les moins propres à ces uſages n'ont pas plûtôt reçû par les préparations de la Chymie une pareille diſpoſition, qu'elles égalent les vertus de la Sauge les plus ſpecifiques. Auſſi l'habile & ſçavant Medecin ſe peut-il vanter de pouvoir diſpoſer aſſez ingenieuſement la matiere des choſes pour en compoſer des remedes apropriez, & n'en manquer jamais, même dans les lieux les plus ſteriles. Une plante, par exemple, devient entre ſes mains de purgative qu'elle étoit, ou diurétique, ou diaphorétique. Le ſenné qui de tout tems a été ſpecifique pour vuider les entrailles, reçoit par la fermentation une qualité ſudorifique, lorſqu'elle a tellement volatiliſé ſon ſel âcre & ſon ſoufre groſſier, qu'il s'en fait une liqueur étherée, où le ſel par la tres-forte union du ſoufre eſt devenu

d'une conſiſtance plus quarrée & moins âcre. C'eſt pourquoi ſuivant les diverſes impreſſions que donne aux remedes le levain de l'eſtomac, on voit bizarrement agir tantôt par les urines, & tantôt par les ſueurs, ceux dont on attendoit de copieuſes ſelles.

Faute d'avoir reflechi aux raiſons de cette méchanique, on s'eſt ridiculement écrié que la nature étoit bizarre, capricieuſe, inconſtante. Nous ſerions en verité bien malheureux s'il étoit vrai que nous relevaſſions d'une telle puiſſance, & ſur ce pied-là la Medecine ſeroit une ſcience bien téméraire, & bien ridicule.

Il eſt fâcheux que ce phantôme de l'erreur Païenne impoſe encore aſſez aujourd'hui dans les Ecoles, pour que ceux-là même qui y vivent dans la plus parfaite piété, profitent ſi peu des lumieres de la Foi, pour penſer comme des Païens en matiere de Phyſique. Car le change que donne à leur imagination cet ancien préjugé, ne les détourne pas ſeulement de ces conſiderations morales, qui font admirer la Toute-puiſſance, la ſageſſe infinie, & l'immutabilité du premier être; elle les empêche de

faire mille découvertes dans la Physique, par lesquelles il est facile de disposer à son gré des choses en aparence les moins traitables.

Sans doute que la Sauge est bonne pour l'estomac; mais puisqu'elle ne convient pas également à tous, & qu'il en est même qu'elle pouroit blesser, *Dieu* (si on l'ose dire) auroit bien manqué de prévoïance dans le dessein d'en faire un souverain specifique. Mais ne lui plaise qu'on en pût si indignement juger, lorsque l'Univers ne nous est ainsi donné, qu'afin de nous representer par l'ordre, par la multitude & par la varieté de ses productions, l'incomprehensible fecondité des Loix generales de sa divine Providence.

N'atttribuons donc à la Sauge de vertus specifiques qu'autant que l'exacte connoissance de ses principes & la méchanique de leurs actions nous en pouront découvrir. Et gardons nous ainsi de tomber dans ce ridicule si plaisamment découvert par Montaigne contre l'erreur des Empiryques, lorsqu'il leur dit, que si effectivement les simples de leurs compositions vont dans le corps humain occuper divers postes, comme

autant de ſoldats commandez pour y combattre le mal ; il eſt à craindre que venant à ſe mutiner ils n'y cauſent une ſedition plus dangereuſe que les maladies mêmes.

CHAPITRE III.

Analyſe de la Sauge.

POUR analyſer cette plante exactement, il n'eſt pas beſoin de ces violentes & nombreuſes operations, par leſquelles on *h* ſophiſtique & détruit plûtôt les choſes qu'on ne les diviſe en leurs principes. Il faut plus d'invention que de force, & le feu n'y doit être qu'un diſſolvant doux & facile, parce qu'il convient de chercher, s'il faut ainſi dire, plûtôt le ſens de la viz & des écrous de chaque particule, que de les prétendre arracher avec force. C'eſt en quoi la plus grande partie de ceux qui ſe ſont occupez de ces délicates recherches, ont ſi malheureuſement pris le change, pour s'être trop violemment

h *Sophiſtique*, eſt déguiſer, changer, donner une nouvelle forme.

précipitez, qu'ils n'ont rien moins découvert que la verité; parce qu'ils trouvoient entre autres choses une huile noire, puante, *empyreumatique* dans leurs *recipient*, & dans leurs *cornuës*, ou dans leurs *cucurbittes* un charbon, qui calciné donnoit des sels âcres & urineux avec une terre indissoluble, ils ont crû que leurs plantes étoient composées de ces principes, & suivant les quantitez, qu'ils trouvoient, ils ont dit que telle & telle plante en contenoit plus ou moins; mais s'ils avoient poussé leurs operations plus loin, & qu'ils eûssent vitrifié ce charbon; ils auroient sans doute conclu que ces plantes contenoient aussi du verre: elles en font en effet aussi-bien composées, que d'empyreume & de sel fixe ou pour en parler avec moins d'équivoque, elles ne contiennent pas un atome de l'un ou de l'autre, ces nouvelles consistances étant de pures *i* sophistications du feu.

Nous avons profité de ces remarques autant qu'il nous a été possible, & analysé la Sauge assez artistement, pour avoir découvert qu'elle est composée de beaucoup de sel quarré volatil, envelopé

i *Sophistications*, déguisemens.

d'un soufre doux, vulneraire & balsamique, d'une consistance moins rarefiée, & chargé d'un phlegme grossier tres-étroitement uni à l'un & à l'autre.

Ses feüilles épaisses & solides, & mediocrement seches, sont comme nous l'avons dit, tissuës d'un tres grand nombre de fibres, que les microscopes font voir être autant de vaisseaux, qui aboutissent à des especes de petites glandes, qui forment de l'un & de l'autre côté, ce velouté rude & granulé, dont nous avons parlé, & contiennent le suc précieux dans lequel consiste toute la vertu de la plante.

Nous apellons sel quarré celui qui par une tres-exacte union de l'esprit acide & du sel alkali, est tellement rempli (supposant, comme il est vrai, l'alkali ouvert en tout sens, & l'acide comme une pointe propre à le remplir) qu'il s'en fait un corps plein, disposé à se granuler en petits cubes, comme le sel marin, que beaucoup de raisons font croire le plus parfait des sels.

Mais afin de mieux faire comprendre cette admirable composition, qu'il importe d'autant plus de connoître parfaitement, qu'elle nous doit servir doref-

navant de principe ; parce que toutes les operations qui ſe paſſent dans le reſte des corps ſont conduires par la même méchanique , nous allons décrire en peu de mots l'hiſtoire de la formation des ſels en general.

CHAPITRE IV.

De la formation de Sels en general.

LEs fourneaux nous aprennent par le miniſtere de nos *k* analiſes que le ſel eſt compoſé de deux choſes, l'une qui lui eſt propre, & qui retient abſolument le nom de ſel ; leſquels cette matiere ſubtile, inviſible, univerſellement répanduë en tous lieux, & que les Chymiſtes ont pour ce ſujet nommée eſprit univerſel ; l'autre qu'il emprunte de l'eau, avec laquelle il ſe corporifie, s'il faut ainſi dire, & devient plus maniſeſte & plus palpable.

Cette premiere partie eſt acide ; l'autre eſt alkaline, c'eſt-à-dire que l'on conçoit la premiere tellement propre à pénétrer dans le ſein de l'autre (qu'on

k *Analiſe*, diſſection ou diſſolution des corps par le feu.

ſçait poreuſe & pénétrable en tous ſens) qu'elle l'anime, lui donne le caractere & la force, dont elle paroît enſuite revêtuë. De ſorte que tout le ſel palpable eſt plûtôt une compoſition ſaline, qu'un ſel pur. Et c'eſt delà que parce qu'il ſe diſſout ſi facilement en eau, qu'un grand nombre des plus ſçavans Chymiſtes ont penſé que le ſel n'étoit effectivement qu'une eau épaiſſie & fixée par la chaleur du Soleil.

Les premieres compoſitions de ces deux principes, l'acide & l'alkali, forment certaines *l* molecules, plus ou moins fixes à proportion du mélange de quelques autres parties, qui s'engagent dans leur compoſition. Ainſi s'engendrent les ſels marins, nitreux, alumineux, vitrioliques, foſſiles, & autres, c'eſt-à-dire des ſels balſamiques, ſtyptiques, corroſifs, acides, &c. En un mot, ainſi ſe forment les ſels de toutes les eſpeces, revêtus d'autant de proprietez ſpecifiques, qu'ils reçoivent par le mélange & la combinaiſon des autres principes, de conſtructions differentes; c'eſt pourquoi trois à quatre operations ſur

l *Molecule*, petite maſſe ou premiers aſſemblages de principes.

une même chose suffisent pour la réduire à son eau élementaire, je veux dire à son premier être.

De ces considerations generales, il est évident que plus les simples sont sulphureux, telle qu'est la Sauge, par exemple, plus les sels de leur composition sont quarrez; parce que le soufre étheré qui se fixe dans leur composition, étant le vehicule naturel de l'esprit acide, seul capable de produire ce sel, en s'unissant avec la partie alkaline de l'eau, y abonde davantage; au lieu que dans les plantes plus aqueuses, ou le soufre à moins de part, cet esprit s'unit moins copieusement avec leur eau. C'est pourquoi elles se corrompent facilement, & leurs vertus sont aussi-tôt détruites; car le baume, ou la principale cause de la solidité des choses consiste en leur sel, aussi-bien que la source la plus feconde de leurs proprietez.

Cependant on s'imagine que les plantes aquatiques sont plus chargées de sel que les autres, parce qu'elles sont plus âcres & plus mordicantes, & que par *m* l'incineration il s'en tire plus de sel fixe. Mais com-

m *Incineration*, réduction en cendres, calcination.

me leur deſagréable ſaveur dépend moins de l'abondance des ſels que du deffaut des ſoufres, propres à enveloper leur pointe ; & qu'ils ſont d'ailleurs plus fixes, plus alkalis, plus poreux, faute d'être ſuffiſamment remplis de nôtre acide celeſte ; leur acrimonie urineuſe, & leur plus parfaite diſſolution dans l'abondance du phlegme les manifeſte d'avantage. Enfin ce même deffaut de *n* l'impregnation de l'acide étheré, qui les rend ſi exactement diſſous en l'eau (dautant que leurs pores vuides ne cherchent qu'à ſe remplir) fait que dés le moment qu'on les en dépoüille par la calcination, ils reçoivent l'acide du feu, par lequel ils ſe fixent, contractent une nouvelle conſiſtance, & deviennent enfin tels qu'on les trouve dans la leſſive.

Ceux qui douteront qu'il regne dans le feu un acide puiſſant, & même des acides étrangers de diverſes natures, comme de fixes & de volatils, ſuſpenderont, s'il leur plaît, leur jugement juſqu'à ce que je leur aïe demontré cette tres-importante verité dans l'hiſtoire des principes ; & que je leur faſſe en

n *Impregnation*, pénétration, rempliſſement.

même-tems connoître les proprietez reciproques de l'acide, que les plus grands Philosophes ont de tout tems nommé sel du Soleil, & de l'alkali aussi reconnu par eux sous le nom de l'eau pour la matiere premiere des choses. Cependant ils pourront consulter l'ingénieux Traité du celebre Tachenius l'un des plus habiles artistes de nos jours, lequel dans un Livre fait exprés, s'est efforcé de prouver qu'Hipocrate n'avoit pas ignoré la Chimie.

Les plantes sulphurées ou aromatiques, contiennent donc à proportion plus de ce sel essentiel ou de cet acide universel, que le reste des autres. Mais il est plus difficile de l'en separer, parce que son extreme subtilité le dérobe aux premieres atteintes qu'on lui donne.

C'est de là qu'elles sont doüées de tant de vertus, qu'elles fortifient le cerveau, réveillent l'activité des levains dans l'estomac, suscitent dans les vénes de nouvelles fermentations, résoudent, subtilisent, attenüent les humeurs crasses & de difficile dissolution; c'est delà, dis-je, que leur simple odeur opere en un mot tant de merveilles, ainsi qu'on le remarque si heureusement tous les

jours, auſſi eſt-elle la partie la plus pure de leur mélange, & comme l'élixir ou la quinte-eſſence qui les anime ; puiſqu'elle n'eſt tiſſuë que de leurs principes les plus actifs, & dont la fermentation a davantage délié les parties ; c'eſt pourquoi elle dégénere auſſi tres-facilement, car les parties ſont d'autant plus mobiles & inconſtantes que leur legereté eſt plus grande, & leur liberté plus entiere.

Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'en la calcination de ces plantes la chaleur écarte une ſi grande quantité de ces ſels volatils quarrez, qu'il en reſte à la fin tres-peu. L'on s'aperçoit même que ſi on les calcine ſeches & à feu de flamme, on n'en tire preſque point de ſels, au lieu que les bruſlant verdes à feu étouffé, & calcinant enſuite leur charbon ou matiere noire ſur les charbons ardens, juſqu'à ce qu'elle devienne une cendre blanche, qu'on en tire beaucoup plus de ſel, qu'on auroit crû. Cependant on découvre que malgré cet artifice ingénieux & délicat, une partie de ce ſel eſt ſi fort alterée, qu'elle a perdu l'acidité ſpecifique, par laquelle ſes particules ſe devoient *o* granuler, comme

o *Granuler*, ſe mettre en grains.

celles de l'autre ; d'où vient qu'on tire ordinairement d'une même lessive deux à trois sortes de sels, l'une de cristallisez en beaux & solides cristaux nullement fusibles à l'air, clairs, transparans, & si cela se peut dire, parfaits, pour être suffisamment remplis de leur acide specifique, qui les fait précipiter au fond du vaisseau, & prendre corps dans l'eau même. Les autres sont plus ou moins âcres & *p* urineux, & tellement dépoüillez par l'activité du feu de cet acide étheré, qui est comme leur ame, qu'ils restent toûjours unis à l'eau ; en sorte qu'on ne sçauroit les détacher que par l'effort d'une longue deficcation, & qu'ils se resoudent ensuite à la moindre humidité de l'air, comme autant de cadavres ou de corps vuides, qui s'allient au premier objet qu'ils rencontrent.

C'est pour cela qu'il faut plus d'adresse que n'en ont ordinairement les Apotiquaires pour tirer des plantes, ces sels remplis de leurs vertus specifiques, car le plus souvent au lieu de donner suivant les ordres du Medecin un sel doux, balsamique, qu'on peut dire plein &

p Urineux, qui sent l'urine ou qui en a le goût.

chargé de ses vertus, ils n'ont qu'un caustic urineux, lixiviel, tellement depoüillé de sa forme qu'il reçoit indifferemment celle du premier acide, & se dissout à la premiere humidité, d'où il arrive qu'au lieu d'absorber la cause du mal & de l'éteindre, il l'arme en quelque maniere & la fait dégénérer, comme nous l'expliquerons dans la suite, en une disposition pire que la premiere.

Car l'erreur est grande de ceux qui prétendent detruire les acides par les alkalis, dautant que l'alkali se modifie si parfaitement des proprietez de l'acide, que si l'on jette, pat exemple, sur le sel de tartre ou sur d'autres sels lixiviels de l'esprit acide de vitriol, ou d'alun, ou de nitre, ou du sel marin, il s'en formera un vitriol regeneré, ou alun, un salpêtre, un sel marin. Bien loin que le tartre le détruise, quoiqu'il soit d'ailleurs de lui même si puissant, qu'il n'y a que lui seul à penetrer dans les réduits les plus secrets de la nature metallique..

Il est vray qu'à proportion que les esprits se corporifient ainsi dans l'alkali du tartre, ils deviennent plus fixes, moins aigus; & qu'ils reprennent par leur regeneration les anciennes qualitez

de

de leur premier être, d'où ils ont souvent moins d'activité, comme le vitriol, & le nitre, qui sont moins caustics, ainsi revivifiez, que l'eau forte.

Tout de même l'acide morbifique qui cause dans nos vénes une fermentation irreguliere étant absorbé par l'alkali vegetal, ou le sel urineux de la cendre des simples le métamorphose en sa propre nature, & devient quelquefois plus fixe & plus farouche. Aussi les sçavans Praticiens ne se servent-ils jamais de ces alkalis, qu'ils laissent pour la confection du savon ou aux vitriers, ou s'ils emploïent quelques autres alkalis, ils les remplissent d'abord de quelque acide volatil propre à ceder la place à l'acide morbifique, afin que de là se glissant dans les parties, que cet ennemi abandonne, il repare dés l'instant le dommage que l'autre a fait.

Cela ne se passe point par ces choix raisonnez, donc la plûpart des Medecins suposent en quelque maniere les principes capables ; mais en vertu des Loix generales de la communication des mouvemens, de l'impenetrabilité des corps, & de la proprieté des volumes ; car suivant qu'un acide est plus fixe qu'un autre, il

chasse le plus leger des pores de l'alkali, comme plus impetueusement déterminé, à peu prés comme nous voïons les liqueurs pesantes prendre le dessous des legeres. C'est par cette méchanique qu'arrivent toutes les précipitations, qu'on fait de divers sèls dans une même liqueur.

On va voir combien il importoit de s'engager dans cette longue digression; puisque desirant rendre des raisons méchaniques de toutes les vertus de la sauge, que l'on ne sçautoit expliquer sans la parfaite connoissance de ces sels, il en faloit ainsi developer le mystere, qui sera comme le fondement de nôtre systême.

Tout se passe en effet dans l'Univers par le ministere des sels, qui aprés avoir pris corps, ainsi que nous le disions tantôt dans l'alkali de l'eau, forment des composez plus ou moins solides, selon les diverses alliances qu'ils contractent en même-tems avec les soufres.

C'est donc par la vertu de ce sel quarré volatil, associé d'un soufre balsamique & d'une legere portion de phlegme toutefois suffisant pour les dissoudre, & les mettre en action, que la sauge est

propre à fortifier l'estomac, à aider la digestion, à ranimer les esprits, à susciter dans les humeurs de nouvelles fermentations, à procurer de grandes transpirations, des sueurs, des urines, des selles, en un mot que la sauge est si capable de guérir un tres-grand nombre de maladies, que l'on a dit en proverbe il y a tres-long-tems.

Comment peut-on mourir & cüeillir le matin
La Sauge que l'on voit croître dans son Jardin ?

Voici suivant nôtre dessein les raisons méchaniques de ses admirables proprietez.

CHAPITRE V.

Raisons méchaniques des proprietez de la Sauge, & premierement de celles qui concernent l'estomac & ses usages.

SI tous ceux que je dois entretenir étoient également initiez dans les mysteres de la Chymie, & prévenus des mêmes principes & des nouvelles idées, que je conçois de la plûpart des choses,

je leur épargnerois avec plaiſir les fréquentes digreſſions où m'engage la néceſſité des éclairciſſemens. Je ſupoſerois ici par exemple, l'hiſtoire de la diſſolution des alimens connuë, & ne penſerois qu'à démontrer ſuivant cette connoiſſance l'action des principes de la Sauge dans l'eſtomac. Toutefois je ne crains pas que le Lecteur ſe rebute de voir ainſi fréquemment diſparoître ſon principal objet ; parce que ceux qu'on ſubſtituë ne ſont ni moins utiles, ni moins dignes de ſa curioſité.

C'eſt donc une néceſſité de parler ici en general de la digeſtion de l'eſtomac ; puiſque nous croïons avoir découvert des veritez juſqu'à préſent inconnuës au public dans cette admirable operation.

CHAPITRE VI.

Hiſtoire de la diſſolution des corps & de la digeſtion des alimens.

QUOIQUE beaucoup d'Auteurs celebres aïent écrit de la digeſtion des alimens, & qu'on ſoit même ſatiſ-

fait du q systême de ceux qui attribuent à des levains acides cette operation, il me semble que son mystere n'est pas suffisamment débroüillé, & qu'il y reste pour le moins autant de choses à découvrir, qu'il y en a de connuës. Je sçai, par exemple, qu'on ne fait aucune attention à une respiration particuliere de l'estomac, par laquelle il inspire, & respire l'air nécessaire à solliciter la vertu de son levain dans les alimens, qu'on ignore celle de leur parfaite dissolution; enfin que dans le doute & l'embaras des qualitez de ce levain, on prend en partie pour lui un enduit qui découle des membranes interieures de l'estomac, & y reste attaché comme un vernix, afin de les deffendre de son activité.

Le peu d'aplication que l'on donne ordinairement aux experiences, qui s'offrent chaque jour, pour être trop prévenu des opinions vulgaires ; & la facilité que l'on a d'accorder sans délicatesse son consentement à des idées confuses, pour peu qu'elles semblent d'usage, empêchent la plûpart des Medecins d'aprofondir suffisamment les choses, & d'en pénétrer l'erreur ou la verité.

q *Systême*, plan de raisonnement.

Mais celui qui marche, s'il faut ainsi dire, à pas de plomb à la suite de l'experience, tâte comme un aveugle inquiet tout ce qui l'environne, & suspend ses jugemens jusqu'à ce qu'il se soit assez donné de jour pour découvrir la verité; celui-là, dis-je, trouvera sans doute entre autres choses que nos Modernes souvent trop abandonnez à leur imagination, n'ont gueres mieux connu que les Anciens, le secret de la dissolution des alimens. Car elle se fait aussi peu par un acide tel qu'ils l'ont défini, que par cette chaleur celeste dont les Anciens ont si poëtiquement discouru. Voici en peu de mots de quelle maniere je le puis démontrer.

CHAPITRE VII.

De la dissolution des corps.

L'Idée que nous avons des principes des choses, nous les fait concevoir si petits, que nous les jugeons infiniment moindres, que ce qui tombe de plus petit sous nos sens; d'où par consequent nous les estimons être d'une

extreme legereté ; je veux dire tres-propres à ceder avec grande facilité aux moindres mouvemens. Ainsi les pierres, les métaux, en un mot les plus solides compositions de la nature n'étant formées que par leur plus étroite réünion : on ne les sçauroit parfaitement dissoudre, sans dénoüer auparavant les nœuds secrets de ces principes, & leur rendre leur premiere liberté.

Mais si l'on se contente de briser tellement les masses de ces métaux, qu'elles deviennent une poudre inpalpable, sans toutefois que chaque paticule differe autrement que par la figure & le volume, de la nature du tout, il n'est pas nécessaire de remonter à une si exacte dissolution. Ainsi l'on en peut concevoir de deux sortes ; l'une vraïe & parfaite, l'autre fausse & imparfaite.

La premiere dissolution se fait quand par l'action d'un dissolvant, ou d'un levain les principes sont tellement agitez qu'ils se délient insensiblement, se dénoüent, s'écartent les uns des autres ; en sorte que le soufre abandonne le sel, que le sel se réünisse avec tout ce qui est sel, & que l'eau assemble toutes ses parties ; en un mot que la forme & le

mélange du composé soient entierement détruits.

L'autre dissolution au contraire causée par un dissolvant moins efficace que le premier, ne pénétrant point assez dans le sein des choses pour en détruire l'espece; mais découpant simplement, déchirant, brisant, rongeant leur masse, la réduisant en de tres-petites parcelles, qui toutefois ne changent que de volume; cette dissolution, dis-je, doit être plûtôt considerée comme une simple pulverisation, dilaceration, r levigation, que prise pour une vraïe dissolution. L'or, par exemple, que l'eau régale dissout de cette maniere, cesse si peu d'être or, bien que divisé en parcelles tres-insensibles, que pour peu qu'on les separe de cette liqueur, on le revivifie tres-facilement, au lieu qu'avec un Mercure purifié de son soufre arsenical, que les Alkimistes nomment pour ce sujet Mercure de Mercure, on le pénétre si radicalement, que ses parties entierement desunies ne peuvent plus du tout se reprendre, d'où il reste entierement dissout.

r *Lévigation*, se dit d'une poudre broyée sur le marbre.

Le propre des sels corrosifs, & des esprits acides est de briser ainsi la substance des choses ; leurs parties aiguës & tranchantes, découpant leur tissu à peu prés comme font nos instrumens tranchants. Mais les vrais dissolvans agissent avec moins d'impetuosité & plus d'efficace..

En effet, suivant ce que nous disions de la naissance des sels, ces corrosifs sont des molecules ou des premieres, compositions, qui d'elles-mêmes trop grossieres pour s'insinuer entre les pores des dissolvans sont d'ailleurs autant sujetes à la décomposition, que les corps qu'on en veut dissoudre. C'est ce qui se comprendra plus facilement par cette méchanique de la vraïe dissolution.

Toutes choses étant composées de trois principes, sel, soufre, eau, & ces principes aïant plus de disposition à s'unir suivant leurs especes particulieres, par exemple le sel avec le sel, le soufre avec le soufre, l'eau avec l'eau, que de s'allier diversement, comme le soufre avec l'eau, le sel avec le soufre, il doit nécessairement arriver que toutes les fois qu'on joindra avec un corps sulphuré, c'est-à dire dans la mas-

se duquel le soufre domine, une liqueur de même nature, que le soufre de ce corps trouvant avec celui de la liqueur plus de raport; parce qu'il est de sa même espece, & de son même nom, qu'avec les autres principes, l'eau ou le sel, auquel il s'étoit d'abord associé par la nécessité du mélange; qu'il les abandonnera avec plus ou moins de facilité suivant la disposition plus ou moins solide de ses nœuds; de maniere qu'alors le commun assemblage de ces principes sera insensiblement détruit.

Cela se doit également entendre des autres principes, de l'eau avec l'eau, du sel avec le sel, & juger suivant la même méchanique, par laquelle on fait raisonner plusieurs instrumens montez à l'unisson par l'attouchement d'un seul. C'est aussi ce que les Sages nous ont mysterieusement insinué, disant, que nature se plaît en nature, & qu'il n'est point de nœuds plus serrez & plus solides que les raports d'une parfaite ressemblance.

C'est pourquoi les vrais dissolvans doivent tellement participer de la nature des corps, qu'on veut dissoudre; que leur dissolution ne soit proprement qu'-

un relâchement insensible des nœuds, de leurs principes ; en sorte qu'il arrive que celui qui domine s'allie absolument avec celui de la liqueur dissolvante, pendant que les autres encores embarrassez ensemble, se précipitent au fond du vaisseau en forme de lie ou d'impureté. Secondement, que le principe dissout devienne aussi fluide, aussi leger, aussi subtil, qu'il sembloit d'abord être fixe & terrestre dans la masse du composé. Pour cela, il y a une grande difference entre la teinture d'un corps & sa parfaite dissolution. Car si l'on fait évaporer les s menstruës, dont on s'est servi, pour tirer une teinture, il laisse en forme d'extrait les corps, dont il s'étoit chargé ; ce qui découvre que cette operation étoit de la nature de nos dissolutions imparfaites ; au lieu que le dissolvant emporte avec lui dans l'évaporation la teinture même, ou le corps qu'il a une fois dissout. C'est ce qu'il importe de bien considerer, & ce à quoi on n'avoit pas encore fait attention.

Ainsi quoiqu'en veüillent dire nos Alchymistes, un même dissolvant ne sçau-

s *Menstruë*, liqueur par laquelle on dissout les corps, *vehicules* de la teinture

roit abſolument diſſoudre également toutes ſortes de corps;& même la vertu des plus efficaces ſeroit ſouvent éludée ſans le ſecours de la chaleur, pour des raiſons, qu'il ſeroit peut-être ennuyeux de détailler à préſent : mais que nous expliquerons ailleurs à fond ; afin de ne laiſſer, s'il ſe peut, rien à deſirer dans une matiere auſſi importante que celle de la diſſolution des corps.

CHAPITRE VIII.

Raiſons de la diſſolution des corps.

MAIS afin de donner une plus parfaite intelligence de cette méchanique, il faut joindre à cette hiſtoire, celle des motifs, pour leſquels la diſſolution des corps eſt ainſi pratiquée; puiſqu'alors nous pourrons conclure avec plus d'évidence & de certitude, que celle des alimens dans l'eſtomac ne ſçauroit être executée par un acide, tel qu'on le penſe vulgairement.

Concevons donc que le ſouverain Auteur de l'Univers aïant voulu faire continuellement naître de nouvelles choſes, devoit néceſſairement ou créer

en leur faveur de nouvelle matiere, ou en emprunter de celles qui avoient précedé. Ce dernier expediant lui aiant semblé plus digne que l'autre par un decret de sa sagesse infinie, il a composé, dissout, separé les principes des choses qu'il vouloit sacrifier à de nouveaux desseins, & cela par l'activité des vrais dissolvans. Pour choisir ensuite (comme dans une premiere source) les principes les plus convenables à son nouveau sujet, à les assortir par de nouvelles combinaisons, & leur donner de nouvelles formes : pratique, qu'il n'auroit pû executer, si les dissolvans n'avoient pas tendu aux principes leur premiere liberté.

Suivant donc cette regle generale, Dieu voulant reparer sans cesse par de nouvelles productions, le dommage continuel que nos parties reçoivent, a pratiqué dans nôtre estomac une dissolution de certaines matieres ; afin d'y choisir les principes conformes à nos temparemens.

Ainsi cette dissolution n'a dû être ni moins vraïe, ni moins parfaite, que les plus exactes ; par consequent le levain de nôtre estomac devoit plûtôt dénoüer

doucement les principes de nos alimens, que briſer leurs maſſes en parties tres-ſubtiles, comme nous le diſions des acides & des eſprits corroſifs: Et comme on le penſe vulgairement dans l'école. Autrement le ſel, le ſoufre, le phlegme demeurant toûjours engagé les uns dans les autrés, il ne s'en feroit pû faire une ſéparation auſſi exacte, que le deſſein de leurs uſages le requeroit: Autrement, dis-je, les ſanguins, les pituiteux, les mélancholiques, les bilieux n'auroient pû tirer d'un même pain leurs nourritures particulieres. Et bien loin de voir par cette ingenieuſe méchanique chaque eſpece d'animaux convertir les mêmes alimens dans ſa ſubſtance, elles auroient inſenſiblement dégénéré dans la ſuſtance de ces alimens là mêmes. Car c'eſt une démonſtration, que n'étant compoſée que de ce dont chacune eſt nourrie, il faut ou que le diſſolvant, qui préſide à la degeſtion, faſſe en leur faveur un choix particulier dans la diſſolution des alimens, pour en aſſortir la matiere comme de nouveaux materiaux à ce qu'elles ont d'endommagé, ou que les alimens ſubtiliſez en de tres-ſubtiles parcelles, s'uniſſant peu à peu à leurs

parties, leur communiquent insensiblement leurs premieres consistances. Ainsi qu'à force de reparer un mur avec des pierres de marbre, on refait enfin un mur tout de marbre.

CHAPITRE IX.

Des levains de la digestion des aliments dans lestomac.

LES levains qui président à la dissolution des alimens chez les sanguins, les pituiteux, les bilieux, les mélancholiques, doivent donc être tres-differens; puisqu'ils ont dû particulierement dissoudre, je veux dire délier, & mettre en liberté les alimens les plus conformes à leurs especes.

Ainsi l'un plus sulphuré pour les bilieux, a particulierement tiré le soufre des alimens; l'autre plus salin, plus volatil, en a pareillement separé dans les sanguins les salins-volatils-sulphurez; l'autre plus aqueux en a dissout le phlegme pour les pituiteux. C'est pour ce sujet que la Sage Providence a si ingénieusement separé dans chaque espece d'animaux,

de la partie la plus parfaite de leurs humeurs, les levains, ou les liqueurs dissolvantes, qu'elles en font comme l'élixir ou la quinte essence, conservant d'ailleurs si inviolablement leur caractere, qu'elles varient, & dégénerent suivant toutes les alterations, dont leurs humeurs ou leurs † matrices sont susceptibles.

D'où vient que qui pouroit une fois fixer la consistance de ces levains, je veux dire les contenir assez heureusement dans la même disposition, pour qu'ils ne changeassent jamais, auroit trouvé le secret d'entretenir éternellement la santé, au point qu'il l'auroit trouvée ; mais par une suite nécessaire de l'enchaînement des causes generales, tous les agens perdant leurs vertus à proportion qu'ils agissent, ces liqueurs s'alterent à mesure qu'elles dissolvent les corps ; & comme leurs dissolutions deviennent alors moins parfaites, les humeurs qui naissent des principes moins exactement dissous, étant plus impurs, je veux dire composez de parties moins subtiles, & moins choisies, ne produisent à leur tour qu'une

† *Matrice*, sources, minces origenes.

quinte essence vitiée, ou un levain dans l'estomac tres-dégénéré, lequel alors ne peut dissoudre que tres-imparfaitement la nourriture; c'est pourquoi par un second retour le chile qui s'en separe, & qui pénetre dans les vénes, devenant chaque jour de plus en plus mal affecté, n'y produit qu'un sang crud & tres-mal conditionné; de sorte que les levains, par lesquels les humeurs étoient d'abord si fines, & si rarefiées, perdant peu à peu leurs premieres qualitez, je veux dire devenant insensiblement plus fixes, plus âcres, plus corrosifs, plus acides; les dissolutions en portent tellement le caractere, qu'il en naît une infinité d'incidens tres-fâcheux.

Le progrés de ce changement est la cause secrete des consistances particulieres, ou de ces métamorphoses insensibles, qui nous font dégénérer de tant de manieres, qui arrêtent d'abord l'excretion ou l'accroissement des parties, qui les desseche, les durcit, & les corrompt, ou, pour le dire en un mot, qui fait succeder au jeune homme, à son teint fleuri, à son embonpoint, à sa vivacité; le vieillard avec son teint pâle, matte, obscur, ses rides, sa peau

dure & desséchée, sa maigreur, sa pesanteur, ses foiblesses ; effets d'autant plus admirables, & qu'il importe si absolument d'observer avec toute l'attention nécessaire, qu'il est impossible de pratiquer surement la Medecine sans les avoir suffisamment examiné ; aussi prétendons nous observer jusqu'à leurs moindres particularitez dans l'histoire de la vie & de la mort, que nous publirons quelque jour ; dautant qu'elles nous serviront de lumieres pour découvrir les mysteres les plus secrets de toutes les maladies.

Deux grandes veritez, par exemple, se manifestent parmi toutes ces considerations. L'une est que le vieillard n'est mal-sain, le valetudinaire foible & languissant, que parce que la vie n'est à proprement parler qu'une fiévre lente, par laquelle nous sommes insensiblement consumez par l'effet des dépravations qui arrivent aux levains de l'estomac.

L'autre verité est que pour bien juger des bonnes qualitez de ce levain, il faut choisir l'état de la plus vigoureuse santé ; & non pas faire comme ceux qui jugent indifferemment des levains de

tous les âges, comme s'il étoit poſſible qu'on l'eût encore à quarante ans tel qu'il étoit à dix-huit.

Ceux qui ont le plus heureuſement découvert le ſecret de la compoſition du ſang, ont ſi parfaitement connu les deſordres, qu'y pouvoient cauſer les acides, qu'ils ſont tous unanimement convenus que les acides dans l'eſtomac, étoient un poiſon dans le corps humain; d'où ils concluoient que ceux de l'eſtomac devoient recevoir une nouvelle conſiſtance par l'alliance des ſels de l'aliment, & le mélange de la bile.

Nous eſperons en effet de montrer un jour que tous les maux naiſſent de l'acide, & ne varient qu'autant qu'ils ſont differentiez par un nombre preſque infini de combinaiſons de la part des humeurs qui coulent dans nos vénes. Mais ces Auteurs n'ont ſans doute conſenti à cet acide, que pour n'avoir pas ſuffiſamment reflechi aux proprietez de l'acide, & de la fauſſe diſſolution. Car la même raiſon qui leur fait proſcrire cet acide des venes, les devoit également engager à le bannir de l'eſtomac; premierement, parce qu'il n'y coule que comme la quinte-eſſence des hu-

meurs, qui ne sçauroient fournir un acide qui leur manque ; secondement, la dissolution des alimens dans l'estomac n'étant que la premiere ébauche de celles qui sont executées dans les vénes, le même dissolvant doit absolument regner par tout.

Nous ajoûterions d'autres preuves si nous osions nous arrêter davantage sur ce sujet, sans paroître trop écartez de la Sauge, dont nous avons à parler; toutefois pour la reprendre au plûtôt. Voici en peu de mots de quelle maniere à peu prés l'on peut penser que la dissolution dans l'estomac est executée par nos sels volatils quarrez.

CHAPITRE X.

Méchanique de la digestion des alimens dans l'estomac.

SUIVANT ce que nous disions des sels en general, ces principes étant composez de deux parties, l'une qu'on nomme l'acide universel, & l'autre l'eau ou l'alkali volatil ; il arrive nécessairement dans tous les corps, où il se

rencontre des sels de même espece, qu'ils s'unissent exactement au préjudice des autres principes, par la raison de cette simpathie que nous avons expliquée dans la conformité de leurs natures ; alors suivant que l'acide des uns est plus fixe, ou plus actif, ou plus abondant que celui des autres ; il chasse le plus foible de la place qu'il occupoit, & lui cede en même tems la sienne, & par ce commerce soudain, l'un dégénere en quelque façon en l'autre ; de sorte qu'ils ne sont dans la suite qu'un même composé, mais d'une nouvelle consistance.

Or l'acide des alimens, comme plus crud, plus copieux, plus fixe que celui des sels du dissolvant stomacal ou du levain, (lequel est tellement ouvert & rarefié par une infinité de fermentations differentes, qu'il pouroit en quelque façon passer plûtôt pour un alkali que pour un sel quarré ;) cet acide, dis-je, des alimens prevaut toûjours dans cette union, & chasse ainsi tres-facilement l'acide étheré du dissolvant, pour se réünir dans son alkali, ou son eau élementaire. Alors si nous concevons que cet acide donnoit aux alimens la soli-

dité & la consistance, nous jugerons que tout de même qu'un édifice s'affaisse & périt dés qu'on brise ses murs & ses charpentes ; la machine des alimens, décomposée par la dissolution de ses sels, s'écroule & tombe en ruine.

Mais quant à ces sels volatils quarrez du dissolvant, une legere portion d'un soufre tres-exhalé s'y étant unie, comme elle agit de son côté sur le soufre du mixte, suivant la méchanique ci-dessus expliquée, elle en tire sa part aussi-bien que le sel a tiré la sienne;& par ce moïen il se fait une espece de choix de ce qui est le plus conforme au temperament du sujet, par l'ingenieuse combinaison qui se rencontre dans la composition du levain stomacal.

Ainsi plus ce levain participe des sels quarrez, & moins des soufres, comme dans les sanguins ; ou plus des soufres, & moins des sels, comme dans les bilieux ; ou plus de phlegme & des sels, comme dans les pituiteux ; il tire du sein des mixtes qu'il décompose, les principes nécessaires à ces temperamens, par un moïen si simple & si ingenieux, qu'on ne l'auroit jamais crû tel.

De cette découverte suivent beaucoup de consequences qu'il importe tellement de sçavoir, qu'elles renferment absolument la partie la plus essencielle de la Medecine. Je n'en proposeray pourtant ici que quelques-unes, crainte d'être trop long ; quoique j'ose croire que le Lecteur ne sera pas moins satisfait d'aprendre des veritez si utiles & si nouvelles, que moi de les lui pouvoir découvrir. Il suit donc entre autres consequences de cette tres-simple méchanique de la dissolution des choses, que le sel est leur principal dissolvant ; parce qu'il domine plus que les autres principes dans leur composition, & que son espece est si précisement la même dans toutes sortes de sujets, que la diversité de leurs temperamens ne consiste que dans sa combinaison avec le phlegme ou les soufres. Par consequent les mélanges, d'où naissent les temperamens, ne sont qu'étrangers & plus contraires que favorables à la perfection de la nouriture.

On démontrera même un jour que les maladies & la mort, qui en est comme le comble ou la derniere extremité, dépendent si absolument du mélange

de ces temperamens, qu'on ne commence à dégénérer, que dés que le temperament est declaré. Mais cette verité a besoin de tant d'explications pour être démontrée, que je dois prier le Lecteur de les attendre avant que d'en vouloir décider. Je les donneray au Traité de la vie & de la mort.

Il suit aussi de cette méchanique qu'il doit y avoir une telle proportion entre le sel du dissolvant, & celui du mixte qui doit être dissout, qu'à proportion qu'elle est plus ou moins exacte, la dissolution qui s'en fait est plus ou moins imparfaite.

Si par exemple le sel du dissolvant est d'une nature plus fixe que volatile, comme le sel marin, bien loin de pouvoir se remplir de l'acide volatil occulte des mixtes, (parce qu'il est déja suffisamment chargé d'un acide de même nature) il contribuëra plûtôt à le deffendre de la corruption qu'à le détruire.

Si au contraire ce sel dissolvant excede par une plus grande quantité d'acide, plus solidement fixé dans une teinture métallique, comme le vitriol, ses pointes tranchantes découperont, ainsi que nous le disions tantôt, la substance du mixte,

mixte, au lieu de la dissoudre ; de sorte qu'il s'en fera une fausse ou imparfaite dissolution.

Si enfin ce sel du dissolvant alkalisé par d'excessives fermentations, comme nous l'expliquerons un jour, ressemble au sel de tartre ; son acrimonie trop ouverte pour retenir l'acide étheré des mixtes, en boira, pour ainsi dire plûtôt le phlegme grossier, qu'il ne le détruira, d'où il tirera au lieu d'un chile crémeux, doux, balzamique, fluide, volatil, une serosité froide, cruë, source intarrissable de fluxions, d'hydropisies, de rumatismes.

Ainsi à proportion que le sel volatil quarré des dissolvans cesse de se remplir suffisamment de l'acide étheré, qui lie les parties des mixtes ; leur dissolution moins parfaite, donne des chiles plus cruds & plus indigestes, c'est-à-dire dans lesquels, faute d'une parfaite dissolution de leurs principes & de leur entiere liberté, le sang ne trouve plus dequoi reparer suffisamment sa masse. Alors les parties endommagées manquent de nouriture, & par consequent se dessechent, se durcissent, deviennent tenduës, roides, pesantes ; effets

que nous décrirons en détail dans l'autre Ouvrage, & qu'on peut cependant designer, disant qu'à l'embonpoint, à la vigueur, à la force de la belle & charmante jeunesse, succedent peu à peu les foiblesses, la maigreur, les rides de la pitoïable décrépitude.

Comme la dissolution des alimens dans l'estomac, quelque exacte que nous la jugions, n'est à proprement parler que l'ébauche de celle qui doit être accomplie dans les visceres ; je veux dire que le chile tout purifié qu'il soit, exige un tres grand nombre de nouvelles préparations, pour rendre aux principes leur parfaite liberté : C'est toûjours par l'operation d'un même levain, & par la même méchanique qu'elle sont executées.

C'est pourquoi le corps devant laisser continuellement sortir cette portion des alimens, qui pour être moins conforme à la qualité du temperament, lui devient un excrément nuisible, est ouvert en divers lieux suivant le voisinage & la disposition des principaux visceres ; & les excrémens sont tellement pénétrez d'une portion du sel volatil quarré du dissolvant general, qu'ils dé-

viennent, tous grossiers & fixes qu'ils nous semblent, propres à se raréfier, *u* s'exhalter & se résoud e à l'air, à peu prés comme a fait dans les vénes leur plus subtile & plus pure portion.

Ce qui n'arrive pas lorsque les levains sont trop fixes; & de là on observe une tres-grande difference entre l'excrément des vieillards, & des personnes mal-saines, d'avec les jeunes gens frais, vigoureux, & joüissans d'une parfaite santé. Ceux-là pour être plus fixes se précipitent au fond de l'eau comme une terre argilleuse, ou se dessechent & durcissent à l'air, comme cette même terre aigre & pesante. Ceux-ci au contraire se levent, s'enflent, se fermentent, se rarefient, se dissolvent & se consument entierement à l'air, ou nagent sur l'eau comme des éponges, quelques solides qu'ils paroissent; effets dont l'ingénieux & pénétrant Medecin tire les plus utiles consequences de la Medecine. Aussi nous apliquerons-nous un jour à faire connoître autant qu'il nous sera possible

u *S'exhalter*, se dit des corps, qui aprés une longue fermentation sont levez comme la pâte, & commencent à laisser échaper leurs parties les plus subtiles.

ces étranges mutations. Comme quoi, par exemple, le sel volatil quarré des dissolvans dégénere en des aciditez ou vitrioliques, ou nitreuses, ou alumineuses, &c. d'où naissent ces bizarres sortes de maladies *x* chroniques; trop malheureux apanage de la vieillesse, desquelles cependant la vie est tellement traversée suivant l'ordre de ses divers âges, qu'elles ressemblent à ces orages particuliers dont chaque climat est ordinairement partagé.

CHAPITRE XI.

Histoire des proprietez de la Sauge.

CE seroit tout dire en un mot des merveilleuses proprietez de la Sauge, d'assurer que ses sels volatils quarrez sont tellement propres à faire boire, s'il faut ainsi dire, & à absorber l'excés de ces aciditez malignes, que le levain de l'estomac contracte peu à peu, qu'il le peuvent garantir, & le maintenir dans une parfaite disposition. Tout se passant

x *Chroniques*, longues, permanentes, habituelles.

en effet d'une même maniere dans l'Univers. Ces sels attirent & se chargent de l'acide contre nature, comme ceux des levains se trouvent abreuvez de ceux des alimens; parce que suivant ce que nous disions tantôt, l'acide le plus fixe chassant le plus legér : celui que nous accusons comme plus crud & plus terrestre, prevaut sur le volatil dont les sels de la Sauge sont remplis; & c'est de là qu'on peut assurer que ces sels agissent en quelque façon avec choix sur le principe des maux. Aussi les plus habiles Praticiens ont toûjours coûtume de prescrire les sels volatils-huileux comme leurs plus grands remedes, en ce qu'étant composez d'acide & d'alkali, pendant que celui-ci absorbe l'acide malin, l'autre prend sa place & rétablit la partie dans son état naturel. Car c'est également l'endommager, que de la priver absolument de cet esprit acide, ou de l'en mal remplir.

Ce seroit donc dire en un mot que la Sauge est le plus excellent, & le plus souverain des remedes; de lui attribuer la puissance de contenir inviolablement le levain de l'estomac dans les justes bornes de sa médiocrité.

Mais parce que ceux qui pour être trop pleins du systême confus de quelques Anciens, auroient de la peine à consentir au nôtre, par lequel nous prétendons que l'acide diversement combiné avec les humeurs est la cause generale des maladies : il me semble que pour leur faire plus facilement connoître ce mystere, je dois consentir à une nouvelle digression en leur faveur, disant qu'il est en general de la connoissance des maladies, comme du jeu des eschets. Car de même que ceux qui le veulent aprendre, n'y sçauroient presque réüssir, s'ils ne sont premierement instruits du dessein general du jeu, & des usages de chaque piece en particulier ; parce que leurs combinaisons s'étendent jusqu'à l'infini, & sont d'autant plus impénétrables que la varieté de leurs marches le rend d'une irregularité tout-à-fait impraticable. Ceux qui toûjours au dehors de la nature, ne fondent leurs raisonnemens, que sur une certaine regularité, qu'ils observent pour l'ordinaire dans les évenemens acoûtumez, la trouvent si souvent décon-certée par mille incidens inopinez, ou la voïent dependre d'un si grand nom-

bre de circonſtances bizares, qu'ils s'en forment le plus ſouvent des idées tres-differentes de la verité.

La ridicule multiplicité des cauſes qu'ils donnent aux maladies (comme ſi par exemple, il en faloit une particuliere pour produire les migraines, une autre pour les pleureſies, une autre pour le éréſipeles, &c.) Cette multiplicité, dis-je, n'eſt pas une des moindres erreurs où donne leur imagination. Car ils ont bizarrement concerté ſur ce plan une méthode ſi embaraſſée, & un ſi prodigieux fatras de remedes, qu'ils ont fait de la Medecine (cette ſcience facile, ſimple, ingénieuſe) un Art tres confus & tres-embroüillé.

Mais les connoiſſances que la Chymie nous donne, jointes aux lumieres de la Métaphiſique, qui nous aprend que *Dieu* n'agit en tout que par des loix generales, nous font tres évidemment connoître que d'un même principe malin combiné, comme nous le diſions, en autant de manieres qu'il ſe rencontre d'humeurs, & de parties ſolides, & que les uns & les autres ſont ſuſceptibles de changemens, que, dis-je, de ce même principe naiſſent toutes les maladies;

en sorte qu'il suffit de le connoître parfaitement pour découvrir la source la plus secrete de leurs symptomes, & d'atteindre ce poison secret par quelque specifique, pour guérir d'un seul coup, s'il faut ainsi dire, generalement toutes les maladies.

Quoique la Pratique ne s'accorde pas tout-à-fait avec cette Theorie, & que ceux qui cherchent depuis tant de siecles, suivant ce principe, un remede universel n'y aïent pas encore réüssi : ce systême n'en est ni moins vrai, ni moins évident. L'erreur vient du change que l'on prend dans la recherche de cette cause funeste, dont on accuse le plus souvent les choses le plus innocentes. Elle est en effet d'autant plus difficile à découvrir, que ne se manifestant que par une infinité d'effets tres-équivoques, & ne paroissant jamais à nud : quelques précautions que l'on prenne pour la déveloper, on n'en peut former que de simples conjectures.

Tous les plus grands hommes ont pensé qu'elle habite dans nos vénes comme une hoste inconnuë, qui suivant les maximes d'une politique artificieuse ne se manifeste jamais qu'en des tems où la

nature moins puissante, manque de force pour la reprimer. Ils la comprennent encore comme une semence invisible, enfouie dans nos vénes, comme dans une terre feconde, où elle attend silentieusement la saison favorable pour germer & produire ses fruits ; de sorte qu'ils considerent cette foule de *y* symptomes, ces boüillonnemens d'humeurs, leurs consistances si alterées en aparence, si corrompues, ce desordre, qui regne dans les esprits, ces douleurs ; en un mot, tout ce qui se passe dans les plus grands maux comme les diverses productions de cette semence, qui pousse ainsi ses feüilles, ses fleurs, ses fruits, & se reproduit par de nouvelles semences ; d'où les maux augmentent, se multiplient ou dégénerent en d'autres, par des especes de transplantations d'une suite aussi réguliere, que celles que nous observons dans l'Agriculture.

C'est pourquoi persuadez par toutes ces connoissances que le sang, par exemple, n'est pas altéré dans son principe radical ; mais seulement déguisé par l'impulsion d'une vapeur maligne, lors-

y *Symptomes*, douleurs, accés, augmentations, effets d'une cause morbifique.

qu'ils le voïent en aparence si corrompu dans les saignées, qu'on fait aux pleuretiques, ils se servent des remedes propres à faire transpirer par de longues & douces moiteurs, cet acide secret, & dans ces occasions ne consentent d'abord à quelques saignées, que comme ces grands Politiques, qui sacrifient suivant l'occurance d'un incident fâcheux, des victimes innocentes à la néceßité qui les presse ; aussi ne voïons-nous aucunes Cures parfaites de l'usage des remedes generaux, leur succés n'étant reservé qu'à ces specifiques, dont la vertu atteint secretement la cause du mal.

Mais il ne faut pas s'imaginer que tous les maux, dont on est pénétré, naissent par la même voïe. Je ne parle point ici de ceux que l'intemperance produit par trop de repletion, pour lesquels il suffit d'observer une z diette judicieusement prescripte, ou de vuider l'estomac & les vénes, lorsqu'on ne veut pas attendre du tems un secours moins prompt. Je n'entends point aussi parler des maux qui viennent d'inanition, que la bonne nouriture peut seule

z *Diete*, regime.

guérir. Il ne faut pas être Medecin pour se soulager dans ces évenemens ; & pour me servir des paroles même d'Hipocrate : *Il faut que tout homme sage, persuadé que la santé est un trésor précieux, sçache se secourir lui-même dans ces maladies.*

C'est donc de ces autres événemens que la diete seule, & le bon gouvernement ne sçauroient surmonter, & dont nous croïons que la cause seule mérite l'attention du Medecin, lesquels il ne faudroit, pour ainsi dire, consulter, comme les Oracles, que dans les choses importantes ; au lieu de les occuper à tout ce que les moindres Apotiquaires ou les hommes & les femmes de garde peuvent faire.

Mais pour revenir à ce principe general des maladies, Hipocrate en convient dans son Traité *de Flatibus*, ou des vents. Il dit que des flatuositez, que nous autres apellons acide vaporeux, naissent toutes les maladies, desquelles il fait un détail assez long, à la verité d'une maniere confuse & peu exacte. Toutefois comme nous préferons en faveur de nôtre systême la caution de l'experience à son autorité ; il nous suf-

fit de faire seulement connoître qu'il en avoit (aussi-bien que le reste des grands hommes de nos jours) fait la découverte en son tems, & que nôtre raisonnement n'est pas établi sur des idées de nouvelle invention.

Ainsi les sels volatils de la Sauge agissans avec avantage sur l'acide morbifique, deviennent à proprement parler un remede universel. Toutefois comme cette avantage est souvent fort different, à cause de la varieté des acides, qui bien que radicalement d'une même espece, sont caracterisez par le sort de leurs combinaisons avec les humeurs d'une infinité de consistances; la Sauge n'opere pas toûjours avec le même succés & la même facilité.

En effet, il y a dans les humeurs, comme nous le remarquons dans les mineraux, un mélange où l'acide est si fortement consolidé avec son alkali, qu'il est tres-difficile de l'en separer. Tel est par exemple, l'acide fixé dans une teinture provenant du cuivre ou du fer, qui ne se dissout que par un tres-violent travail. De même que celui qui s'est fixé dans l'humeur des atrabilaires, est d'une dissolution si difficile, que les

plus ingénieux Praticiens méditent plûtôt sa prompte & commode sequestration que sa destruction ; aussi les sels volatils de la Sauge ne lui donnent-ils d'abord que de foibles atteintes. Cependant comme il n'est rien plus sujet au changement que les corps, qu'une continuelle fermentation exerce, on doit esperer que cette fermentation devenant d'autant plus efficace qu'elle est plus violemment précipitée par l'usage des sels de la Sauge, elle poura enfin résoudre ces aciditez rebelles, ou du moins temperer trés-considerablement leurs mauvaises qualitez ; d'où l'on peut conjecturer que la Sauge est toûjours assez ou beaucoup profitable.

Cependant comme en matiere de Medecine, ainsi qu'en celle de Politique, il n'y a pas moins d'habileté à s'épargner quelquesfois les dures ressources de son autorité, qu'à les pratiquer quand on peut atteindre son but, en éludant les difficultez qu'il faudroit alors surmonter ; il est des maux si bizarres, que quelqu'utilité qu'on pût esperer de la Sauge, il vaut mieux se servir d'un acide fixe pour en *a* rein-

a Reincruder, se dit des choses volatiles que

cruder la matiere, & la précipiter par les selles ou par les urines : par exemple dans ces violentes émotions, où la bile prodigieusement rarefiée, met dans un desordre étrange le sang & les esprits, ou dans ces inflammations d'estomac si cruelles, ou dans ces déreglemens d'esprits, qui troublent le sommeil, il est plus expedient d'user de remedes palliatifs, rafraîchissans, ipnotiques ou somniferes, ou même de précipiter, comme nous le disions, les humeurs vitiées avec des acides fixez par les urines & par les selles, telles que sont les esprits de nitre, de soufre & de sel marin.

Mais à l'exception de ces maux il n'en reste gueres dont la Sauge ne puisse heureusement attaquer la mauvaise qualité, & pour en faire ici quelque détail. Les paresses de l'estomac, ses foiblesses, ses indigestions, ses nausées, ses *b* éructations, ses gonflemens, ses amas de glaires visqueuses où domine la pituite

* l'on rend fixes par le mélange d'un acide fixe ou d'un alkali fixe. Ainsi l'on fixe l'esprit volatil de sel armoniac avec l'esprit de vitriol.

b *Eructations*, rots importuns avec mauvais goût,

cruë ; en un mot toutes les dépravations dont cette partie est susceptible par le commerce des acides plus ou moins fixes, cedent facilement aux sels volatils huileux de la Sauge.

Comme ces sels ne bornent pas leur action dans l'estomac, & qu'ils pénetrent même dans les lieux les plus reculez des vénes & des nerfs, ils y combattent avec un succés égal les monstrueuses productions de nos aciditez ; & par ce moïen étouffent, s'il faut ainsi dire, cet hydre morbifique, qu'on peut à bon droit nommer à mille-têtes plûtôt qu'à sept. En effet, les sels volatils de la Sauge passant de l'estomac dans les entrailles, ils y pénetrent & détruisent ces *c* aciditez tartareuses, d'où sont produites les glaires corrosives, qui donnent occasion, non-seulement à tant de *d* constipations cruelles ; mais aux choliques, aux vents, aux flux dysenteriques, lienteriques, &c. & à beaucoup de tensions & de gonflemens tres-douloureux. Car de-là s'insinuant avec le

c *Aciditez tartareuses*, sont des parties les plus fixes & terrestres des humeurs nouricieres.

d *Constipations* ou obstructions.

chile, qu'ils rendent plus dissout, plus épuré, plus fluide; ils levent & résoudent peu à peu toutes les obstructions des glandes mesenteriques, desquelles naît un tres-grand nombre de maladies, non toutefois comme d'une cause principale; mais comme des effets les plus funestes de cette cause, qui dépend de l'aigreur du chile.

Aprés que nos sels ont ainsi pénétré tous les réduits du mesentere, & passé le canal thorachique avec le chile qui leur sert de véhicule, ils arrivent dans les vénes, où excitant une fermentation plus active, ils rendent le sang plus dissout, plus volatil, plus parfait; & par cette heureuse méchanique éteignent un grand nombre de fiévres nées du divorce, que l'acide malin cause dans les humeurs.

De-là toutes les dépravations particulieres de certaines parties, comme les condensations d'une pituite froide & aqueuse dans le cerveau, les obstructions du foye, ses schires & ses autres duretez, les *e* congestions solides de la rate;

e *Congestion*, se dit des amas qui causent une obstruction, où les corps sont fortement serrez les uns contre les autres, d'où naissent les schires.

en un mot toutes les *f* concretions des glandes mal habituées, font insensiblement détruites. Aussi est-on de tout tems convenu que la Sauge étoit amie du cerveau, & des principaux visceres: les gouteux ne la trouvent pas moins favorable à leurs articles, les épileptiques à leurs nerfs, aussi-bien que les catharreux, les hydropiques se loüent des évacuations sensibles & insensibles qu'elle leur procure; les graveleux ressentent qu'à proportion qu'elle fortifie leur estomac, elle derobe à leurs reins les impuretez qui les chargent.

Mais de tant de personnes, toutes à leur maniere tres-fort redevables aux merveilleuses proprietez de ce simple, il n'en est point qui s'en doivent autant loüer que celles dont les pâles couleurs, & les suppressions des avantages de leur sexe, sont heureusement guéries par l'usage de la Sauge.

Les gens sujets aux vapeurs, aux vertiges, au deffaut de memoire, aux palpitations, y trouvent un remede également souverain. Enfin, je crois

f *Concretions*, se dit des glandes qui grossissent par ces congestions, & semblent en recevoir une abondante nouriture.

qu'il seroit ennuïeux de poursuivre un plus long détail, aprés avoir aussi clairement démontré par quelle méchanique la Sauge agit sur le principe general des maladies. Mais il importe beaucoup d'expliquer comme quoi à proportion que l'alkali de la Sauge s'est chargé des acides cruds, fixes & contre nature, que nous accusons; il forme avec lui un sel marin, ou quarré d'une nouvelle espece, qui suivant ses disposipositions plus ou moins fixes, prend pour s'écarter ou la voïe des selles, ou celle des urines, ou celle des sueurs, où de l'insensible transpiration. Car l'acide volatil de la Sauge aïant par cet échange occupé dans les parties, la place que tenoit l'acide morbifique, les repare si parfaitement, qu'elles peuvent alors écarter tout ce qui leur est nuisible.

Ainsi la Sauge d'elle-même, plus diurétique & diaphorétique que purgative, excede néanmoins dans l'une ou dans l'autre de ces qualitez, suivant celles dont son alkali se trouve g empreint & specifié. D'où l'on peut conclu-

g *Empreint*, impregné, chargé, pénetré, rempli, specifié, caracterisé.

re qu'ordinairement l'effet des plus puissants remedes dépend pour le moins autant de leurs combinaisons avec les matieres morbifiques, que de leurs propres qualitez ; & qu'il n'y a par consequent que des Empyriques temeraires, à jurer sur tel & tel effet de leurs remedes.

On ne doit pas toutefois conclure delà que leurs proprietez soient aussi équivoques ; parce que, suivant le systême de l'acide & de l'alkali, on peut assurer qu'immencablement le sel quarré de la Sauge écartera telle cause d'un mal, sans décider par où précisement cette ennemie prendra la fuite ; ou pour nous expliquer plus clairement, l'on convient qu'il est assez possible de juger de la guérison d'une maladie, sans déterminer au juste par quelles évacuations elle sera terminée.

J'avoüë qu'à parler generalement, on sçait que, selon les raisons méchaniques de la composition de nôtre machine, les matieres s'évacuant toûjours par les voïes les plus proches & les plus faciles, les maux de ventre & des entrailles cedent, par exemple, aux purgations ; ceux des reins & d'une serosité cruë & abondante se dissipent par les

urines ; enfin que l'inſenſible tranſpiration délivre les chairs, & même les vaiſſeaux ſanguins de ce qu'ils ont de trop exhalté. Mais du general au particulier la diſtance eſt trop vaſte, pour qu'un Medecin prudent & éclairé ſe pique d'en pouvoir toûjours également juger. C'eſt ce qu'on démontrera dans ſon lieu d'une maniere plus convaincante.

C'eſt donc toûjours le caractere ſpecial, & s'il faut ainſi dire, le génie de l'acide morbifique qui décide abſolument du ſort de l'alkali de la Sauge ; & dans ce nouveau mélange, cet alkali n'eſt à proprement parler utile à la ſanté, qu'autant qu'il attire, arrache & tranſplante l'acide malin fixé dans la ſubſtance des parties, pour l'entraîner enſuite comme un principe étranger, vagabond & ſans liaiſon.

C'eſt pourquoi l'uſage de la Sauge ſeroit abſolument inutil, ſans les évacuations qui le doivent ſuivre, ſoit par les ſelles, ſoit par les urines, ſoit par les ſueurs ou l'inſenſible tranſpiration. Effets qui n'appartiennent pas ſeulement à la Sauge ; mais à toutes ſortes de remedes, & même aux mouvemens

critiques les plus naturéls & les moins ſollicitez. D'où vient qu'Hipocrate, toûjours d'une pénétration admirable dit, que l'on ſe doit deffier de tous les remedes, & des criſes qui ſemblent les plus favorables, même de la prompte & ſoudaine convaleſcence d'un malade, qui n'eſt accompagnée ni ſuivie d'aucune évacuation capable d'en déſigner la cauſe. Il n'aſtreint pas à la verité une circonſtance ſi abſoluë à telles ou telles évacuations préciſement deſignées; mais à quelques - unes en general; de ſorte qu'une grande tranſpiration, qui peut échaper à l'attention d'un malade, dont néanmoins l'habile & judicieux Medecin découvre le ſecret par la nouvelle odeur qu'il ſent de ſon malade, par le relâchement de ſa peau devenuë molle, ſpongieuſe, humide, par les rhithmes & la conſiſtance de ſon poulx, ou enfin par d'autres circonſtances : cette inſenſible tranſpiration, dis-je, n'eſt ni moins puiſſante, ni moins ſûre que les ſelles ou les urines.

Nous ferons un jour plus évidemment connoître cette verité, lorſque nous expliquerons le mouvement des criſes, & les raiſons de ces dépôts étrangers,

d'où naissent les goutes, les gravelles, les lepres, les gales, les ulceres, les éréfipeles, les catharres, &c. & à cette occasion nous ferons voir que trop souvent une transpiration sollicitée par un remede, mais imprudemment suspenduë, cause de tres-funestes retours. Alors le Lecteur se persuadera que la plûpart de nos remedes se modifient plus souvent du caractere des semences morbifiques, qu'ils ne les éteignent (comme on se l'imagine.) Verité que personne que je sçache n'avoit encore découverte, & que j'ose proposer quelque étrange qu'elle paroisse d'abord ; d'autant que l'experience & la méditation de nos principes l'autorise suffisamment.

Au reste, la Sauge n'est pas moins efficace à l'exterieur qu'au dedans des parties, étant d'une qualité vulneraire, douce, balzamique fortifiante, resolutive. C'est pourquoi on l'emploïe avec beaucoup de succés à fomenter les parties foibles & debiles, à déterger des ulceres, des éréfipelles, des gales, à résoudre des œdemes ou d'autres amas d'humeurs solidement invisquées & épaissies.

Quoique nous n'ignorions pas que

le ſoufre de la Sauge contribuë tres-conſiderablement de ſon côté à de ſi heureux ſuccés, & qu'il mérite par conſequent d'avoir ſa place dans cette Hiſtoire : nous avons crû pour deux raiſons n'en devoir diſcourir qu'à la fin de cette Diſſertation. Premierement, à cauſe que le ſel eſt non-ſeulement le principal agent, d'où les autres principes empruntent leur activité ; mais auſſi le modele qu'ils imitent dans leurs procedez. En ſecond lieu, nous aprehendrions qu'un détail plus chargé d'operations particulieres, quoique d'un même deſſein, ne devint ennuïeux ou embaraſſant.

Le ſoufre de la Sauge s'allie donc avec le ſoufre de nos humeurs ; mais comme le ſoufre & le phlegme ſont des principes paſſifs, (je veux dire ſeulement propres à ſervir de matiere aux combinaiſons, dont le ſel ſe déguiſe,) ils n'ont de bonnes ou de mauvaiſes qualitez, qu'autant qu'ils en reçoivent du ſel. C'eſt pourquoi le ſoufre de la Sauge n'apporte de changement au nôtre, qu'en ce qu'il le diſſout lorſqu'il eſt trop fixe, & l'épaiſſit lorſqu'il eſt trop volatil, temperant par ce moïen l'ex-

ceſſive vivacité des bilieux, & la morne & noire triſteſſe des atrabilaires.

Voilà ce me ſemble ce qu'on peut dire en general des proprietez de la Sauge, & de la méchanique de leurs procedez Comme un plus grand détail nous engageroit dans une ſi vaſte diſſertation qu'elle comprenderoit toute la Phyſique ; nous prions le Lecteur de conſiderer ce petit eſſai plûtôt comme l'échantillon d'un plus grand Ouvrage, (ſur lequel on veut préſentir ſon goût) que pour un Traité abſolument achevé. Nous diſcourerons déſormais de quelques préparations de la Sauge, par leſquelles on met ingénieuſement en œuvre ſes plus ſecretes qualitez.



SECONDE PARTIE.

De la maniere d'uſer de la Sauge, & de quelques préparations particulieres par leſquelles on augmente tres-conſiderablement ſes vertus, que l'on rend propres à un tres-grand nombre de maladies.

CHAPITRE PREMIER.

ON s'eſt plaint il y a longtems qu'on négligeoit trop les remedes qui croiſſent chez nous, bien qu'on fût perſuadé que ceux des païs étrangers ont perdu beaucoup de leurs vertus par la longueur des tranſports, & qu'ils deviennent d'ailleurs ſi chers au prix qu'on les vend, que c'eſt comme un nouveau malheur pour les pauvres malades d'être obligez de s'en ſervir. Quelques-uns des charitables Medecins, qui ſe ſont le plus écriez contre cet abus,

(persuadez que la Medecine n'est ni plus heureuse dans les cures, ni moins desagreable dans les remedes pour être d'un luxe & d'une dépense si grande;) ont entrepris divers Ouvrages pour en faire connoître l'erreur. Mais parce qu'ils ont eux-mêmes ignoré l'Art de préparer assez ingénieusement ces remedes pour les rendre aussi exquis, que ceux dont le Soleil a davantage perfectionné la vertu; on a loüé leur zele, sans croire devoir suivre leurs conseils.

Nous avons en effet des purgatifs, des diurétiques, des diaphorétiques, des cordiaux. Il est en un mot dans nos Campagnes autant de simples qu'on en peut desirer; mais comme sous un Ciel aussi temperé qu'est le nôtre, ils ne sçauroient recevoir du Soleil & du reste des Astres les diverses influences, qu'exigent en particulier chacune de leurs especes, il faut que l'Art acheve ingénieusement ce qu'il ne trouve trop souvent qu'ébauché; il faut qu'il adoucisse l'acrimonie de nos purgatifs, tempere l'ardeur des diurétiques, augmente l'activité des sudorifiques & des cordiaux; non toutefois comme se l'imaginent tres-ridiculément la plûpart des Apoti-

quaires, perſuadez que faiſant des ſyrops avec le miel ou le ſucre, ou des tablettes, ou des conſerves, & mille autres ſophiſtications (dont à la verité la bouche eſt en quelque façon dedommagée, mais que l'eſtomac abhorre comme tres funeſtes à ſa digeſtion;) il y ont fort heureuſement réüſſi.

En effet, l'Art qui ne doit retoucher les ouvrages de la Nature; qu'afin d'en perfectionner le deſſein, doit pour cela étudier en éleve fidele toutes les pratiques generales de leur méchanique, de crainte qu'avec des idées differentes, il ne les détruiſit au lieu de les polir.

Ainſi, lorſqu'il prétend rendre meilleurs des ſimples, dont les qualitez lui ſont ſuſpectes, il doit plûtôt rechercher ce qui manque à leur perfection du côté de la maturité, que de celui du mélange. Car la nature, quoique tres ménagere dans la compoſition des choſes, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi en faveur de ceux qui aiment les idées vulguaires, la nature, dis je, eſt moins ménagere dans la compoſition des principes qu'en toutes les differentes préparations qu'ils doivent recevoir, ou pour diſcourir d'un ſtile moins figuré, com-

me les choses n'arrivent que selon les loix generales de la combinaison des principes & de leurs mouvemens, elles ne naissent pas toûjours d'une même régularité. Par exemple, sous un Ciel pluvieux & froid, les plantes aromatiques réüssissent moins qu'en des climats chauds & secs ; bien qu'en l'un & l'autre lieu leurs semences aïent les mêmes dispositions.

C'est pour cela qu'un prudent & ingénieux Medecin doit sçavoir reparer par les artifices de la Chymie ces deffauts, sçachant donc par exemple, qu'une plante aromatique a ainsi mal réüssi, faute d'une chaleur assez active pour volatiliser suffisamment ses principes, il lui procure une nouvelle fermentation, lui ajoûtant le levain & la chaleur nécessaire, & par ce moïen il en tire des eaux plus ou moins éthérées & subtiles, suivant ses desseins. Quelquefois aïant experimenté que la chaleur seule n'est pas capable d'achever ce qu'il ne trouve en quelque façon qu'ébauché, il ajoûte de nouveaux principes. Par exemple, il remplit par l'acidité d'un suc aproprié les pores trop ouverts du sel caustic des titimales, des laureoles, &c. & rend ainsi

ces farouches purgatifs plus commodes que le senné.

C'est ainsi que l'on repare par une infinité d'autres artifices ces dépravations que l'irregularité des saisons cause trop souvent dans les fruits. Ce n'est pas qu'on pouroit dire des plantes en general, qui ont toûjours besoin de quelques préparations, que le deffaut est moins de leur côté que du nôtre, dautant que nos estomacs accoûtumez à n'user que de viandes tres-délicates, cuites & assaisonnées de tout ce qui en peut rendre la digestion plus aisée, seroient accablez d'un remede crud, & grossier; au lieu qu'avant nos bonnes cheres nos aïeuls contents d'un peu de gateau au vin & à l'huile cuit sous la cendre, de racines & de légumes, bûvoient avec succés le suc des plantes sans aucune préparation. Mais pour nous, il les faut épurer, fermenter, cuire, volatiliser; il les faut élever au point de nôtre délicatesse: & c'est en quoi consiste maintenant tout ce que nous devons exiger de la Chymie. C'est-à-dire que nous avons besoin des mêmes choses que nos Anciens; mais en quelque façon montées d'un ton plus

haut vers la maturité ; d'où vient qu'il n'y a tres-souvent pas moins de difference entre le Seigneur & son Cocher, qu'entre ce Cocher & ses Chevaux. Que tel Medecin qui réüssit à la Campagne chez les Païsans, se trouve déconcerté dans les Villes, enfin que le plus grand Art de la Medecine consiste dans le secret des convenances, & de leur juste aplication.

On sçait que dans les premieres âges du monde où les hommes vivoient si vieux, les voïages que l'avarice des uns, le luxe & la délicatesse des autres ont fait entreprendre, n'avoient point encore fourni au riche voluptueux dequoi s'irriter l'apetit par des assaisonnemens propres à précipiter dans ses vénes la fermentation des humeurs, & à les user en peu de tems. Qu'au contraire une nouriture plus simple, moins agréable à la verité; mais plus naturelle & plus saine, reparoit abondamment cet humide radical, qu'une douce & facile fermentation develope, & met en œuvre peu à peu. Ainsi ces hommes frais, & s'il faut ainsi dire, succulens, remplis & humectez de ce baume, peu actifs & brillans peut-être ; mais sages dans leurs

desseins, constans dans leurs entreprises, fermes & infatigables dans leurs travaux, sur tout sobres d'une nouriture que la nécessité seule pouvoit exiger, entretenoient pendant des siecles entiers, dans le sein d'une solide paix, cette ingénieuse naïveté, dont il ne nous reste presque plus que le nom.

Quoiqu'il en soit, nous devons aujourd'hui préparer nos simples, & c'est une nécessité d'usage, pour laquelle nous devons travailler. Mais afin d'y parfaitement réüssir, il faut n'oublier jamais que les choses ne sont déja que trop composées, que les plus simples en apparence, ont pour ce sujet besoin d'être cuites & digerées dans l'estomac, avant que d'être emploïées à la nouriture des parties; dautant qu'elles contiennent toûjours des matieres peu sortables à la méchanique des organes.

Ce que j'ai dit ci-dessus de la dissolution des corps, dont il importe beaucoup de se souvenir, en est une preuve tres convaincante Je repeterai encore, mais en peu de mots, ce que j'ai autrefois proposé dans le *Traité des Fiévres malignes*, pag. 92. Que dans le

choix que doit faire l'habile & prudent Medecin, des parties les plus convenables de chaque chose, il doit imiter le Peintre, qui aïant posé sur la palette ses couleurs simples, en fait le mélange suivant le coloris qu'il veut representer. Car il faut qu'un Medecin proportionne non-seulement la proprieté des remedes suivant les diverses qualitez des temperamens ; mais qu'il en concerte aussi le mélange par raport à l'idée du mal qu'il veut guérir. C'est pourquoi nous prétendons moins dans ces operations charger la Sauge de nombreuses compositions, qu'augmenter ses vertus par les nouvelles dispositions que nous donnerons à ses principes.

Nous étenderions davantage ce prélude, afin de donner une idée plus précise de ce que l'on doit prétendre operer dans la préparation des simples : sans que nous avons dessein de traiter quelque jour à fond cette tres-impottante matiere dans une Pharmacopée que nous publirons ; afin d'aprendre de quelle maniere on peut assez utilement préparerer les remedes de nôtre fond, pour nous passer de ceux des païs étrangers. Cependant à l'exemple de la Sau-

ge,

ge, que nous allons préparer, on peut ſe ſervir du reſte des plantes aromatiques.

Les plus utiles operations, que l'on puiſſe faire ſur la Sauge ſe réduiſent à quatre. L'une eſt la teinture de ſes parties les plus ſpiritueuſes dans une liqueur apropriée. L'autre eſt la diſtillation de ſes differentes parties. La troiſiéme eſt l'extrait de ſon baume. La derniere eſt la confection de ſes ſels.

CHAPITRE II.

Des teintures de la Sauge.

ON apelle teinture la diſſolution qui ſe fait des principes d'un corps dans une liqueur convenable; parce qu'effectivement cette liqueur reçoit une couleur nouvelle, & la teinture de la Sauge eſt la diſſolution de ſon ſel volatil huileux dans l'eau boüillante.

On fait donc pour cela boüillir de l'eau dans une Caffetiere, & lorſqu'elle boult, on y met deux à trois petits bouquets de Sauge; on continuë deux à trois boüillons, puis on retire la Caffetiere du feu. On la laiſſe un peu re-

froidir, puis on verſe cette décoction dans de petits gobelets, auſquels on ajoûte pour les friands un peu de ſucre.

Quelques-uns préferent une ſimple infuſion à cette ébulition, retirant leur Caffetiere du feu dés que l'eau boult, pour y jetter les feüilles de Sauge, qu'ils laiſſent enſuite mitonner demie heure auprés du feu. Mais outre qu'une ſi legere infuſion ne ſçauroit ſuffiſamment écarter les principes de la Sauge, trop ſolidement engagez dans le tiſſu de ſa ſubſtance; il en eſt trop peu dans une ſi mediocre quantité de Sauge capables de ſe dégager d'eux-mêmes pour en charger la liqueur. De ſorte que cette eau eſt plûtôt de l'eau chaude un peu parfumée de l'odeur de la Sauge qu'une bonne teinture. Auſſi hors de l'eau chaude, qui eſt de laver legerement l'eſtomac, & de précipiter dans ceux d'une tres délicate complexion, quelques ſelles, ou produire des urines un peu plus copieuſes qu'à l'ordinaire, on n'en remarque aucun effet conſiderable.

J'eſtime donc que pour en uſer utilement, il faut aprés l'avoir bien choiſie & lavée, en mettre du moins le poids

d'un gros ſur chopine d'eau ; l'y faire boüillir à petit feu, & toûjours d'un boüillon égal & peu élevé pendant un gros quart-d'heure dans une caffetiere bien cloſe; puis y ajoûter un peu de ſucre fin, ou de caſtonnade de breſil, lorſqu'on y vent de l'aſſaiſonnement, & la boire enſuite comme le Thé, c'eſt à dire le plus chaud qu'il eſt poſſible.

Comme ce n'eſt que par la vertu du ſel volatil huileux de ce ſimple, qu'on en reſſent de bons effets, plus il abonde dans la liqueur qu'on en prépare, plus elle en devient efficace. Ainſi il n'eſt queſtion que d'ajoûter une doſe plus forte de Sauge.

Le goût de cette liqueur eſt incapable de flater le palais ; c'eſt pourquoi comme l'on n'en doit prendre que pour la néceſſité, il convient de la charger autant qu'il eſt poſſible, afin d'en augmenter la vertu. Je conſeille même de n'y point ajoûter de ſucre ; mais à ſon deffaut de mâcher quelques grains de cachou ou quelques petits morceaux de canelle préparée, pour s'ôter le deboire, qui n'eſt à la verité ni plus deſagréable, ni d'une plus longue durée,

que celui du Caffé auquel on s'accoûtume si facilement.

On prend aussi les fleurs de Sauge au lieu de ses feüilles ; leur odeur plus suave, & leur goût moins austere rendent leur teinture plus agréable. J'en conseille l'usage, autant que celui des feüilles, bien que la qualité austere & astringeante des feüilles donne quelque chose de plus stomacal.

Comme les principes de ces fleurs sont moins tenaces que ceux des feüilles, une legere ébulition suffit. On les jette donc dans l'eau boüillante, qu'on retire du feu aprés un boüillon, & l'aïant laissé un peu refroidir, on la boit comme l'autre teinture. On boit ces infusions aux mêmes heures & avec les mêmes ceremonies que le Thé & le Caffé. J'estime cependant que le matin à jeun elles sont plus profitables qu'aux autres heures : en un mot, il en faut précisement user comme du Thé & du Caffé.

On peut tirer des fleurs & des feüilles de la Sauge une forte teinture avec de l'esprit de vin, dont une cuëillerée dans un grand verre d'eau prise le matin à jeun est fort profitable. Pour cela on prend de la Sauge qu'on expose une

couple de jours au Soleil ; afin d'en volatiliser davantage les principes, & de meurir un phlegme grossier, qui régne toûjours dans les feüilles & les fruits, & dans lequel consiste la mauvaise qualité de leur crudité. Puis on verse dessus, dans un grand flacon, d'excellent esprit de vin, mettant sur une once de feüilles six à huit onces d'esprit de vin, & aprés l'avoir bien boûché on le laisse quinze jours en digestion. Cet esprit ainsi chargé des soufres les plus balzamiques de la Sauge, & du sel volatil le plus ëtheré devient d'une tres-grande vertu ; mais comme il reste toûjours dans l'esprit de vin un acide volatil tartareux, qui convient moins à ces teintures, que le sel essenciel de leur plante, je préfere l'eau de vie de la Sauge même à l'esprit de vin, la teinture en devient & plus douce & plus aromatique ; outre qu'elle porte davantage le caractere special & individuel de son simple.

On tire encore la teinture de la Sauge par le moïen du moust ou vin doux, qu'on fait boüillir avec la Sauge & que l'on distille lorsqu'il est bien fermenté ; mais au lieu de ce moust, on se sert plus utilement d'hydromel, dont tout

le monde ſçait aſſez la compoſition, & que l'on diſtille enſuite comme le vin. Cette derniere maniere me ſemble préferable aux autres, & c'eſt celle dont on ſe peut le plus utilement ſervir.

Enfin, je me ſers encore d'une autre maniere, qui ne demande pas de ſi longues préparations. Je fais macerer à la cave la Sauge chargée de ſon ſel lixiviel, puis huit jours aprés je la diſtille. Il eſt vrai que cette eau n'eſt ni autant agréable que les autres, ni auſſi penetrante; mais on peut s'aſſurer que ſes principes ſont plus entiers, & qu'ils conſervent davantage l'eſſence de la Sauge.

Plus les liqueurs que l'on emploïe à l'extraction de ces teintures ſont ſulphurées, plus on tire puiſſamment les ſoufres de la Sauge; au lieu que l'eau commune n'en ſepare qu'autant que les ſels, dont elle eſt le diſſolvant ſpecifique, en entraînent avec eux. Effet dont il ſeroit, ce me ſemble, hors de propos d'expliquer maintenant la méchanique.

CHAPITRE III.

Distillation de la Sauge.

LA distillation d'un mixte est la separation de ses parties les plus subtiles, & comme le recueïl de ses plus efficaces proprietez.

La distillation de la Sauge est la separation de son sel volatil huileux, resout dans un soufre tres-étheré, & une legere portion du phlegme le moins grossier.

On distile la Sauge de plusieurs manieres ; mais toutes ne sont pas également bonnes. Les Apotiquaires se contentent de la piler, & d'ajoûter un peu de vin, pour en faire une masse, que les plus ingénieux laissent *e* macerer, puis ils la mettent dans leur alembic, & la distilent à feu nud ou au bain-marie. Les autres se contentent de l'avoir pilée & la distilent d'abord. Mais au lieu de ces eaux essentielles que nous en devons tirer, ils n'en separent que le phlegme crud & grôssier, toutefois chargé d'une tres-legere portion d'esprit, &

e *Macerer*, mortifier, martir.

de quelques goutelettes d'huile. C'est pourquoy je ne crois pouvoir mieux nommer ces sortes d'eaux distilées (dont ils vantent toutefois avec amphase les grandes proprietez, que du nom que leur donne Vanhelmont, qui les apelle sueurs des plantes. Aussi n'en voit-on gueres de meilleurs effets que de l'eau commune ; c'est pour cela que j'ai coûtume d'en ordonner tres-peu, préferant la décoction des simples pour le véhicule dont j'ai besoin dans les potions que je prescris.

Ces eaux distilées, aussi bien que celles de la Sauge, ne sont donc que les moindres parties des corps, dont elles sont tirées Ce qu'il me seroit facile de démontrer, tirant du marc de leurs distillations des choses plus précieuses & plus efficaces, que tout ce qu'ils en ont d'abord separé.

Aussi quelques Apotiquaires moins négligeans que les autres, ont crû merveilleusement prévenir ce deffaut, calcinant à grand feu ces restes, pour en tirer le sel âcre & caustic par la lexive; & l'ajoûter ensuite à leur liqueur. Mais cette préparation quoique plus rafinée & plus laborieuse, ne rend leur eau ni

plus efficace ni d'un meilleur goût ; au contraire ce sel corrompt & détruit le peu de vertu qui y restoit ; ce qui se prouve ainsi par comparaison.

Le bon vin est sans doute la liqueur la plus parfaite du suc des raisins. Il s'en est fait dans le tonneau par le moïen de la fermentation une insensible distillation, où comme dans un alembic les impuretez se sont précipitées au fond. Or si on les prend & qu'on les calcinne, pour en tirer ce sel lixiviel, & qu'on l'ajoûte au vin, afin d'en augmenter la force & la vertu suivant l'intention de nos Artistes, on verra dans l'instant cette précieuse liqueur noircir, perdre son goût, & dégénérer en un moment dans un vin poussé. En effet, le propre de ces alkalis fixes est de s'unir tellement à ce qu'ils trouvent de sel essenciel dans la liqueur, (par le moïen desquels la portion sulphureuse volatile y étoit jointe,) qu'ils y causent un départ & comme un précipité, qui donne occasion à l'entiere dissipation de ce qu'il y a de plus subtil. En effet, lorsqu'on veut promptement distiller de l'eau de vie, & l'avoir dés la premiere distillation aussi pure qu'elle le devient aprés

les secondes, il faut jetter du sel de tartre dans le vin, & donner ensuite un feu tres lent. Mais de cette erreur des Apotiquaires, nous pourions tirer occasion de découvrir un tres-grand nombre de veritez, s'il nous étoit permis de nous écarter plus long-tems de nôtre sujet. Ce sera donc pour la Pharmacopée que je médite ; lorsque j'aurai donné les Ouvrages qui la doivent preceder.

Plus les liqueurs sont composées de principes differens, plus leur corruption se manifeste ; au lieu que les plus simples n'en peuvent donner que de legeres marques. Ainsi cet alkali fixe, ou cet urineux lixiviel ajoûté à nos liqueurs, vulguairement distilées, n'y trouvant qu'un phlegme peu enrichi des sels volatils huileux de leur mixte (Auteurs de leurs plus excellentes proprietez,) y cause moins d'alterations manifestes que le sel de tartre n'en produit au bon vin ; c'est pourquoi nous n'aprouvons en aucune maniere cette métode.

Comme le propre du feu est seulement de separer les corps, & de les réduire dans les parties, qui se détachent le plus facilement ; on ne doit pas attendre qu'il raréfie, qu'il mûrisse, & per-

fectionne les liqueurs qu'on lui commet, si elles n'y sont premierement disposées par quelque fermentation. C'est pourquoi on ne doit point prétendre tirer de la Sauge l'esprit ardent, ou l'eau de vie & les sels volatils, si on ne la premierement ouverte par quelque fermentation. Pour cela je la fais fermenter avec l'eau & le miel dans une étuve, jusqu'à ce que je sente une odeur vineuse, puis je la distile selon l'Art; & aprés avoir séparé le phlegme, qui fait l'eau de vie, je fais circuler sur les *i* feces mon esprit vineux. Je la laisse même quelques jours en digestion dans l'étuve, ou au feu de cendres; puis je distile cet esprit, qui s'est chargé d'une nouvelle portion des sels, qui faute d'avoir été assez raréfiez, n'avoient pû se dégager; mais que le mélange de cette liqueur étherée a tres-considerablement volatilisez.

Pour cela je donne le moins de feu qu'il m'est possible, de crainte que ce résidu ne contractât quelque goût *empyreumatique*. D'ailleurs persuadé qu'il n'est point tant question d'augmenter la force, pour la dissolution des corps

i *Feces*, lie, tête-morte, résidu.

par l'activité du feu, que de bien dénoüer les parties par une longue & douce fermentation.

On ne sçauroit, ce me semble, donner une meilleure preuve, pour convaincre les Artistes les moins éclairez, qu'ils précipitent trop leurs operations, & qu'alors l'activité du feu corrompt & altere considerablement leur matiere; que l'exemple de la vegetation des Arbres & des Plantes, pour laquelle la chaleur du Printems, (qui se graduë presque d'une maniere imperceptible jusqu'à l'Automne) suffit, non-seulement pour leur nouriture, & leur propagation; mais encore pour la maturité de leurs fruits. Il faut en effet que cette eau cuite & digerée dans les entrailles de la terre, & specifiée par la vertu seminale de chaque chose pour en recevoir le caractere, s'éleve jusqu'à l'extremité des branches les plus hautes; & même d'une maniere tres abondante, pour fournir à la production & à l'entretien des fleurs, des feüilles & des fruits.

Mais autant qu'un Artiste doit épargner la force, (je veux dire temperer l'activité du feu,) il doit emploïer li-

beralement son loisir. Suivant les Loix de cette méchanique si manifestement reconnuë dans l'operation des machines, *où l'on ménage les forces, il faut emploïer plus de tems.* Je commence donc (comme je l'ai déja dit) à dénoüer les principes ; afin qu'aidez par leur legereté naturelle, ils se dégagent & s'élevent plus facilement par ce moïen, & qu'alors chacun distingué dans sa sphere, donne lieu à ces analyses parfaites, par lesquelles on voit distinctement la composition de chaque chose.

Il est vrai que l'addition du miel, & de l'eau peuvent imposer, dautant que de ce mélange on tire de l'eau de vie ; mais elle est si differente de celle qui se produit lorsqu'on y a ajoûté quelque plante, qu'on peut aisement découvrir ce qui est de l'une & ce qui appartient à l'autre. On voit distinctement la difference du véhicule, d'avec l'être de la chose. Ainsi l'Artiste profond & éclairé, bien loin de prendre le change par cette métode, pénétrera même bien plus loin. Par exemple, s'il distille des vulnéraires, dont la principale vertu consiste dans un sel doux, & seulement temperé par une fleur de soufre tres-le-

gere, il n'en tirera que tres-peu de cet esprit ardent que lui donnent en abondance les céphaliques, où le soufre domine.

Je distille donc suivant cette métode la Sauge, qui me donne un esprit ardent, puis une eau lactée par le mélange d'un reste d'huile essentielle, qui peu à peu venant à se réünir, rend au phlegme sa premiere transparence.

Lorsque je presse le feu, il me vient une huile *empyreumatique*; mais comme je l'estime peu, j'aime mieux *k* cohober mon eau seconde sur les feces, afin qu'elle y dissolve & raréfie ce qui y étoit resté de sels les plus fixes, non par leur nature, mais faute d'avoir été également ouverts & volatilisez par la fermentation.

Lorsque j'ai ces eaux ardentes & chargées du sel le plus essentiel de la plante, je l'enrichis encore par sa teinture même; afin que son baume, d'autant plus pur, qu'il n'a souffert aucunes impressions du feu, en conserve plus efficacement le caractere & les vertus. Je fais donc un peu mattir au Soleil une poi-

k *Cohober*, *circuler*, se disent des liqueurs qu'on remet plusieurs fois sur leurs feces.

gnée de feüilles de Sauge. Puis je les renferme dans un matras où je verſe de mon eau ardente, qui en tire alors la teinture.

Je les fais ainſi mattir au Soleil pour deux raiſons; l'une eſt afin de cuire & de volatiliſer davantage les parties balzamiques; l'autre eſt pour en ſequeſtrer le phlegme groſſier, qu'on doit conſiderer dans chaque choſe comme le premier principe de ſa corruption.

Il ſeroit difficile de ſpecifier toutes les proprietez de cette teinture de Sauge, dont les vertus vont juſqu'à l'infini autant pour l'interieur que pour le dehors. Elle fortifie l'eſtomac, le purge de toutes les impuretez froides & groſſieres, anime la chaleur naturelle, *l* actuë & réveille la vertu languiſſante des levains de chaque digeſtion, & par ce moïen elle devient ſpecifique dans toutes les maladies d'obſtruction, particulierement dans celles des pâles couleurs. Mais comme c'eſt moins pour les empyriques que j'écris, qu'en faveur des habiles gens, il me ſemble inutile de dire qu'une eſſence ainſi chargée des

l *Actuer*, mettre en action, reveiller la vertu, donner du mouvement.

ſels volatils huileux d'une plante auſſi ſalutaire, doit être merveilleuſe pour les vertiges & toutes les affections du cerveau, leſquelles naiſſent ou du deffaut de la chaleur naturelle, ou de la groſſiereté des humeurs.

On en donne demie cuillerée dans un verre d'eau ou de quelque tiſanne apropriée. On en mêle auſſi dans le boüillon. On s'en frote les parties douloureuſes, ou chargées de quelques dépôts froids & difficilement tranſpirables : enfin, on la mêle avec d'autres liqueurs ſuivant l'intention du Medecin.

CHAPITRE IV.

Extrait de la Sauge.

L'Extrait d'un plante eſt ſon ſuc épaiſſi par l'évaporation du phlegme, & de ſes autres parties le plus liquides, ſoit que ce ſuc ſoit tiré par l'expreſſion, ou par le moïen d'une liqueur propre à ſe charger de ſa teinture, par l'infuſion ou par l'ébulition.

Ainſi on peut tirer le ſuc de la Sauge de

de trois manieres, ou en évaporant son suc, ou son infusion dans l'eau de vie, ou sa décoction dans l'eau commune.

A parler generalement de ces extraits, je ne les estime qu'autant qu'ils sont propres à servir de base à quelques mélanges de parties tres-subtiles ; dautant que l'on fait si peu de choix des principes les plus convenables de son sujet dans cette préparation, & que les principes y conservent d'ailleurs tant de crudité, qu'à moins que l'estomac ne soit de lui-même tres-robuste pour les dissoudre, les volatiliser & les mettre en action, ils l'embarassent trop souvent plus qu'ils ne lui servent. C'est pour cela que je fais ordinairement ajoûter aux extraits de geniévre, de sauge, & du reste des plantes aromatiques (nonobstant leur pointe) quelques principes volatils, afin d'y servir comme de levain, & de seconder d'autant plus la force de l'estomac.

Il y a toûjours en effet quelque chose de résineux dans les extraits. Que le ferment stomacal ne pénetre pas aisément, & qui s'y précipite à mesure que les autres parties sont dissoutes. Ce qui arrive moins lorsque l'on corrige la

tenacité & le gluant de cette raisine.

Comme cette raisine consiste dans le baume le plus fin de la plante ou ses soufres fixez par les sels les plus acides: plus on se sert de liqueurs sulphurées pour les extraits, plus ces extraits s'en trouvent chargez. C'est pourquoi ordinairement on se trouve plus échauffé, & l'estomac plus embarassé, lorsqu'on use d'extraits tirez avec l'esprit de vin. Outre que l'acide volatil du tartre, qui regne dans l'esprit de vin, fixe d'abondant cette partie raisineuse, & la rend ainsi moins dissoluble.

Lorsqu'on ne se sert aussi que de l'infusion, & qu'on l'évapore tres-doucement, le baume étant moins travaillé, conserve davantage son premier caractere, & devient par consequent plus raisineux; au lieu que donnant une forte ébulition à la plante, on tire tous les principes avec moins de choix, on les confond avec plus de grossiereté, & par ce moïen l'extrait devient moins raisineux à la verité, mais plus terrestre.

C'est ce que l'on peut experimenter tres-facilement; pourvû qu'on execute avec métode & raisonnement ces operations. Car ces délicatesses de l'Art

ne se découvrent qu'aux plus intelligens. J'en ferai un plus long détail dans la Pharmacopée que je publierai quelque jour.

Je me sers peu de ces extraits, quoique je ne méprise pas leur usage, dautant que je tâche toûjours de ne me servir que de ce qu'il y a de meilleur. J'évite aussi autant qu'il m'est possible de me servir de fortes décoctions des plantes cephaliques par la même raison. Mais lorsqu'on veut se piquer de ces sortes de délicatesses, on trouve si peu d'Apotiquaires assez jaloux de la gloire de leur Art, pour seconder genereusement les intentions d'un Medecin affectionné à ses malades, qu'il faut ou se résoudre d'operer soi-même, ou de les négliger.

On fait la Medecine comme le reste des choses méchaniques, quoique cet Art ne doive être pratiqué, que par des gens du premier ordre ; l'usage trivial & ordinaire est la seule regle que l'on suit. Et cela par un malheur d'autant plus étrange, que ceux-là même, qui en détestent davantage les maximes, sont contraints de s'y conformer ; parce qu'ils s'exposent à mille fâcheux inci-

dens, dés qu'ils veulent rafiner fur la métode des Apotiquaires, trop fouvent préfomptueux, indociles, fur tout interreffez, & plus ambitieux de vendre beaucoup & fort cher, ce qui leur revient au meilleur marché, que de donner de la réputation à leurs remedes.

Je puis même dire à ce fujet qu'un des plus funeftes obftacles à la perfection de la Médecine, eft cette indifference, qu'ont les Medecins pour la préparation de leurs remedes: car tout leur bel efprit, leurs lumieres les plus profondes, & même cette autorité, qu'ils s'acquierent fur l'efprit des malades ne peut temperer le moindre effet d'une dofe mal reglée; ou d'une drogue mal choifie, quoique l'on ne s'en prenne qu'à lui.

Mais comme ce n'eft pas ici le lieu de publier ces griefs, il les faut paffer fous filence, & revenir à nôtre extrait, dont on peut ufer comme de celui de geniévre, ou même des autres confections.

Souvent on mêle differends extraits enfemble fuivant l'intention que l'on a. Par exemple, à celui de Sauge, je fais ajoûter celui de rubarbe & de régulif-

se, lorsque je veux lâcher un peu l'estomac & le fortifier en même-tems.

On se sert aussi de ces extraits lorsque l'on veut tirer une teinture absolument sulphurée ; car on le dissout dans l'esprit de vin, ou de la plante. Mais ces sortes de préparations vont jusqu'à l'infini, c'est pourquoi il suffit d'en proposer les principales especes.

CHAPITRE V.

De la preparation des sels de la Sauge.

QUoique nous aïons déja beaucoup discouru de la nature des sels en general, & de ceux de la Sauge en particulier, & qu'il soit d'ailleurs tres-facile de comprendre avec combien de prudence & de circonspection, il faut proceder à leur extraction ; je dirai cependant ici en peu de mots de quelle maniere j'ai coûtume de la pratiquer.

Bien loin de brûler mes plantes seches, je les prend dans leur suc, & le plus frais que je le puis avoir, me contentant de les allumer avec une partie que j'ai fait secher auparavant.

Les plantes sulphureuses n'ont pas besoin de cette précaution. L'huile & le sel volatil, dont elles sont remplies, les rend trop susceptibles de la flamme. Je les brûle donc dans un jour, & de la maniere la plus étouffée, n'y laissant jamais de flamme, & recouvrant toûjours de nouvelles plantes les charbons de celles qui sont brûlées ; afin d'arrêter autant qu'il est possible, ce volatil qui s'exhale si facilement avec le soufre & le phlegme.

Lorsque tout est bien brûlé, je laisse les cendres dans un monceau jusqu'à ce qu'elles soient refroidies. Puis je les calcinne de nouveau selon l'Art jusqu'à la blancheur. Alors j'ai dans elles de deux à trois sortes de sels, si l'on les prétend distinguer par la configuration de leurs volumes. Car dans l'évaporation de la lexive, que je fais peu à peu jusqu'à pellicule, je trouve un sel cristalisé de la nature des sels essentiels, & qui n'a reçû que tres-médiocrement l'atteinte du feu. Il est vrai qu'il est fixe, & que ne se trouvant pas un seul grain de cette espece dans la nature des vegetaux, on ne doit attribuer cette nouvelle consistance qu'à l'effet du feu,

qui veritablement n'en a pas écarté l'acide volatil ; mais au contraire qui l'y a fixé.

Si l'on fait reflexion que suivant les préparations qu'un Artiste ingénieux donne à ses plantes, il les volatilise en esprit & en eau, ou il les fixe en verre & réduit tous les corps les plus solides, aussi-bien que les autres à ses premiers principes ; on comprendra facilement de quelles précautions se doit servir celui qui opere ; puisque suivant la qualité du feu, il donne lieu à des cristalisations plus fixes, & qui aprochent davantage de la vitrification, tels que sont les sels urineux : au lieu que rendant le feu mou, il ne fait que sequestrer le phlegme & les soufres les plus grossiers. C'est pourquoi les sels cristalisez dans le fond de la lexive sont alors & plus copieux & plus beaux.

Lorsqu'on les a retirez, on fait derechef évaporer jusqu'à pellicule, & on le reïtere jusqu'à trois fois pour retirer toûjours des sels cristallisez ; mais ces sels sont moins salins dans les dernieres separations. Aussi leurs volumes sont-ils differens aussi-bien que leur goût. Cependant ils sont infiniment

meilleurs que les derniers qu'on retire par l'entiere exficcation, lesquels âcres, corosifs, urineux, ne sont propres que pour le savon. Je m'en sers cependant pour les analyses des corps, comme du sel de tartre; mais j'en évite absolument l'usage pour la Medecine.

Celui qui sçait rendre aux sels, ce que le feu leur a ôté, qui les ranime de leur propre esprit, se servant de leur seve pour les tirer (ainsi que les grands hommes le font, apellant cette préparation *Arcanum duplicatum minus*) ne tirent point cet âcre urineux, tout étant redevenu essentiel, & contenant des principes tres-faciles à s'évaporer. Aussi ces sels deviennent-ils la plûpart fusibles à la moindre chaleur de la flamme. Et lorsqu'on les met selon l'Art en fermentation, ils donnent un sel volatil admirable. Le goût de la plante leur reste, & ses principales vertus; dautant que les semences de chaque simple étant le principal agent, & le principe de ses proprietez, il se fixe, s'arrête, se corporifie dans le sein de ces sels, comme dans son véhicule naturel. En effet, les vertus des choses ne sont, (ainsi que nous l'avons dit ci-dessus) executées

executées que par le ministere des sels; de sorte que si le sel perd sa force, les vertus des corps sont évanouïes. Aussi le Seigneur ne dit-il pas, *si le sel perd sa force, avec quoy le sallera t-on?* Comme s'il y avoit : avec quoi le fortifiera-t'on & lui donnera t'on de la vertu ?

C'est pourquoy je fais grand fond sur ces sortes de sels, bien que dans l'usage ordinaire je me serve des autres qu'on trouve chez les meilleurs Artistes.

Ce n'est pas qu'à parler naïvement, je n'estime pas fort l'usage des sels fixes. Il me semble que les volatils conviennent davantage ; puisque l'essence de la vie, ou la perfection des organes dépend plûtôt de l'activité des premiers principes, que de cette roide & solide conformation, qui les retient dans une inaction insurmontable. En effet, l'unique proprieté de ces sels fixes est d'être déterfifs, fondans, diurétiques.

J'ai même remarqué que pour peu qu'il y eût dans les humeurs de disposition au départ & à la desunion des liqueurs, (comme lorsque la serosité se desunit du sang,) que la précipitation

en devenoit plus prompte, & plus copieuſe. C'eſt pourquoi bien loin de m'en ſervir en de telles rencontres, j'ay pratiqué avec bien du ſuccés l'uſage des volatils, dautant qu'ils retiennent non ſeulement les humeurs, mais qu'ils ſont plus conformes à leur nature; car tout y eſt volatil, ſoit ſoufres, ſoit ſels, ſoit phlegmes: & elles ne commencent à dégénérer que dés le moment que l'un ou l'autre de ces principes devient fixe.

La fixation des ſels précipitant le phlegme, cauſe les hydropiſies, & dans ce genre, ſuivant la qualité qu'ont reçû les ſels, il s'en forme de differentes eſpeces: les unes univerſelles, les autres particulieres; les unes catharrenſes, les autres indolentes; les unes errantes, les autres fixes & permanentes: mais nous en ferons le détail, lorſque nous traiterons des maladies. C'eſt pour ce ſujet que l'uſage des volatils eſt d'un ſi grand ſecours, qu'on en voit naître une infinité de petits miracles. Ils ſervent en effet à reparer dans les humeurs ce qui manque à leur perfection: par le branle nouveau qu'ils y introduiſent, ils volatiſent les

ſels les plus fixes, ou les font précipiter par les urines & par les ſelles.

Cependant je preſcris quelquefois de ces ſels fixes dans des ptiſanes vulneraires, dautant que leur plus grande vertu eſt de deterger : outre que par le moïen de ces ſels, le départ du peu qu'elles contiennent de ſoulf e doux & balſamique, ſe fait plus facilement.

Ceux de la ſauge étant bien faits, ont le privilege de fortifier le cerveau, & de le purifier de toutes les ordures qu'il peut contracter par le commerce de cette pituite lente & viſqueuſe qui s'y éleve par l'effort des grandes meditations. Mais comme ils n'ont cette prérogative qu'en vertu de leur principe ſeminal, ou de cet acide volatil qui les caracteriſe, on ne ſçauroit trop prendre de précautions pour le défendre des atteintes du feu dans la calcination. Il eſt encore tres-febrifuge & ſpecifique, particulierement dans les fiévres quartes. On le donne dans les ptiſanes appropriées, ou on le diſſout dans l'eſprit ardent : alors il fait des effets plus prompts & plus admirables.

Enfin quelque abondance qui nous

reste, il faut terminer cette Dissertation, & remettre à une autre fois une partie de ces matieres, qui souvent deviennent ennuyeuses dés qu'elles sont un peu longues.

FIN.



TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Discours Physique des proprietez de la Sauge.

SECONDE PARTIE.

De la maniere d'user de la Sauge, & de quelques préparations particulieres, par lesquelles on augmente tres-considerablement ses vertus.

F I N.

